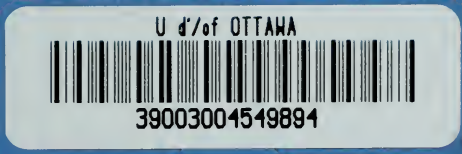
PQ
4621
.D8C214
1887



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lacalandracomd00dovi

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Calandra

ÉDITION UNIQUE

à deux cent cinquante exemplaires

LA

CALANDRA

comédie du Cardinal

DIVIZIO DE BIBIENA

(XVIe SIÈCLE)

Traduction nouvelle et littérale

Par ALCIDE BONNEAU

PARIS

ISIDORE LISEUX, ÉDITEUR

Rue Bonaparte, n° 25

1887

Universitäts
BIBLIOTHEK

PQ
4621
.D8C214
1887

AVERTISSEMENT

EPRÉSENTÉE en 1508 à la cour du duc d'Urbin, la *Calandra* est la première comédie régulière qu'ait eue l'Italie, et par conséquent l'Europe moderne, car l'Italie primait alors, dans les lettres comme dans les arts, toutes les autres nations. Le retentissement de cette tentative, qui inaugurait un art nouveau, fut considérable. Léon X, en 1514, voulut voir à Rome cette pièce dont tout le monde parlait, qui, de plus, était d'un de ses familiers, de son conclaviste, de celui qui l'amusait le plus spirituellement, et qu'il venait à cause de cela

de faire cardinal (1); il en ordonna la représentation durant les fêtes qu'il offrait à la marquise de Mantoue, Isabelle d'Este-Gonzague. Celle-ci en fut si charmée, qu'elle voulut revoir la *Calandra* chez elle, à Mantoue, en 1520; et, longtemps encore après cette époque, en 1548, lorsqu'on célébra magnifiquement à Lyon l'entrée de Catherine de Médicis, qui venait d'épouser Henri II, ce fut encore la comédie du cardinal de Bibiena (2), jouée par des acteurs Italiens engagés tout exprès, qui fit les frais du spectacle.

En 1508, lorsque la *Calandra* parut pour

---

(1) Paul Jove, *Vita Leonis*, I, IV : « *Erat Bibienna mirus artifex hominibus ætate vel professione gravibus ad insaniam impellendis, quo genere hominum Pontifex adeo flagranter oblectebatur.* »

(2) Nous avons adopté de préférence l'ancienne orthographe, Bibiena, qui doit être la bonne; les modernes écrivent généralement Bibbiena. Ils écrivent aussi *commedia*, au lieu de *comedia*, toujours employé au XVIe siècle, ce dont ils seraient sans doute bien embarrassés de donner une bonne raison étymologique.

la première fois, l'Italie avait depuis longtemps déjà remplacé les vieux mystères ecclésiastiques, les messes des Fous, les soties, moralités et autres farces de la basoche, par des représentations théâtrales d'une richesse dont nous avons peine à nous faire idée, et auprès desquelles les splendeurs de nos opéras modernes paraîtraient tout à fait mesquines. « Durant près d'un siècle, » dit M. Em. Guebhard, analysant quelques belles pages du grand ouvrage de Jacob Burkhard, *Die Cultur der Renaissance in Italien,* « durant près d'un siècle, l'Italie a célébré une fête merveilleuse dans laquelle les érudits, les artistes, les courtisans, les princes, les papes ont mis tout leur esprit, et dont le spectacle s'est offert libéralement aux regards de la foule. La pantomime, le drame, l'intermède comique, les scènes tirées des romans de la Table-Ronde, le cortège des chars et des cavaliers, les fantaisies du carnaval, occupaient les rues et les places des grandes cités Italiennes. Pie II passa à travers Viterbe, le saint-sacrement dans les mains, ayant à

droite et à gauche des tableaux vivants : la Cène, le Combat de Saint-Michel contre Satan, la Résurrection, la Vierge enlevée par les Anges. Charles VIII, à peine entré en Italie, vit jouer les Aventures de Lancelot du Lac, et l'Histoire d'Athènes. Le cardinal Riario, neveu de Sixte IV, fit défiler devant Léonore d'Aragon Orphée, Bacchus et Ariadne trainés par des panthères, l'Éducation d'Achille, des Nymphes que tourmentaient des Centaures, etc. »

C'est au milieu d'un appareil mythologique du même genre que fut représentée la *Calandra* en 1508. L'auteur du *Cortigiano,* Balthazar de Castiglione, autre familier de Léon X, alors attaché à la Cour du duc d'Urbin, en a rendu longuement compte à un autre de ses protecteurs, Lodovico Canossa, évêque de Tricarico, et sa lettre, qui est peut-être le premier feuilleton dramatique, mérite assurément que nous la traduisions :

« Nos comédies, » écrit-il, « ont très bien mar-

ché, et surtout le *Calandro* (1), qui a été honoré de la pompe la plus magnifique. Je ne prendrai pas la peine de tout vous décrire, Votre Seigneurie devant en avoir entendu le récit de ceux qui y assistaient, mais je vous en dirai quelques mots. La scène représentait les dernières maisons d'un quartier situé entre la ville et ses fortifications; du plancher jusqu'au sol, on avait figuré au naturel les murailles de la ville, avec deux grosses tours. A l'une des extrémités se tenaient les fifres, à l'autre les trompettes, et au milieu était un bastion de belle apparence : la salle, qui figurait les fossés de la ville, se trouvait divisée par deux murs, comme ces digues qui arrêtent un cours d'eau. Du côté où se trouvaient les gradins pour s'asseoir, elle était décorée de tapisseries, au-dessus desquelles s'avançait une corniche d'un relief considérable portant sur fond bleu de grandes lettres blanches, qui garnissaient tout ce côté et formaient ces deux vers :

BELLA FORIS LUDOSQUE DOMI EXERCEBAT ET IPSE
CÆSAR : MAGNI ENIM EST UTRAQUE CURA ANIMI.

Au plafond étaient attachés d'énormes bouquets

---

(1) Tel devrait être, en effet, le titre de la comé-

de verdure, en si grand nombre qu'ils couvraient presque toute la voûte, de laquelle pendaient en outre des fils de fer accrochés aux anneaux des rosaces : à ces fils étaient suspendus deux rangs de candélabres, allant d'un bout à l'autre de la salle, et, les anneaux étant au nombre de treize, ils formaient treize lettres où on lisait :

DELICIÆ POPULI.

» Le décor figurait une belle cité, avec ses rues, ses palais, ses églises, ses tours, de vraies rues, le tout en relief, mais complété par de bonnes peintures et par une perspective bien entendue. Entre autres, il y avait une église octogonale, en mi-relief, si industrieusement faite qu'avec tous les ouvriers de la principauté d'Urbin il n'était pas possible de croire qu'on eût pu l'achever en quatre mois. Elle était toute en stuc, avec des détails de la plus grande beauté : fenêtres figurées en albâtre, architraves et corniches d'or fin et de bleu d'outre-mer, vitraux de pierreries si bien simulées qu'on les aurait

---

die, d'après le nom du principal personnage ; l'auteur l'a féminisé, comme c'était alors l'usage. Dans les anciennes éditions, elle est intitulée tantôt la *Calandra* et tantôt la *Calandria*.

crues véritables; autour se dressaient des statues qui semblaient de marbre, des colonnettes sculptées; il serait trop long de vous tout dire. Cet édifice se trouvait à peu près au milieu. D'un côté s'élevait un arc de triomphe, à la distance environ d'une toise des murs de la ville, et admirablement construit : entre l'architrave et la voûte de l'arc était figuré, comme en marbre, mais en peinture, le combat des trois Horaces; sur les deux chapiteaux surmontant les deux pilastres qui soutenaient l'arc, on avait placé deux statues, deux Victoires, portant en main des trophées en stuc. Au sommet de l'arc était une magnifique statue équestre, toute en ronde bosse; le cavalier couvert de son armure perçait de sa lance, dans une belle attitude, un homme nu, gisant à ses pieds. De chaque côté du cheval, sur deux édicules en forme d'autel, brûlait dans des vases un feu très abondant qui dura tout le temps de la comédie.

» Je n'entre pas dans plus de détails, Votre Seigneurie devant savoir déjà tout cela. Je ne vous dirai pas non plus qu'une de nos comédies, composée par un enfant, fut jouée par des enfants : peut-être surpassèrent-ils des acteurs rompus au métier. Ils jouèrent merveilleusement, et ce fut chose surprenante de voir ces petits bonshommes hauts comme la main observer tant de gravité, avoir des gestes si sévères, représenter des

parasites et tous les rôles de Ménandre. Je laisse de côté les étranges musiques, entièrement cachées, qui accompagnaient la comédie et se faisaient entendre tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et j'arrive au *Calandro* de notre Bernardo, qui a plu extrêmement. Son Prologue étant arrivé trop tard, et celui qui devait le réciter craignant de n'avoir pas le temps de l'apprendre, on en a récité un autre, de moi, qui n'a pas déplu aux spectateurs. Pour le reste de la comédie, on en a modifié quelques pages, des scènes qui ne pouvaient pas se jouer, mais peu de chose, autant dire rien; on a presque tout laissé. Les intermèdes furent les suivants : le premier, une moresque exécutée par Jason qui se présenta sur la scène, par l'un des côtés, en dansant, armé à la mode antique, très magnifiquement, avec l'épée et le bouclier; de l'autre côté s'avancèrent aussitôt deux taureaux si bien simulés qu'on les prit pour véritables, lançant du feu par les naseaux : le vaillant Jason s'en fut au-devant d'eux et les fit labourer, après leur avoir mis le joug et les avoir attelés à la charrue. Puis il sema des dents de dragon et de ces dents naquirent l'un après l'autre quantité d'hommes, armés à l'antique aussi fidèlement que je le crois possible, et qui se mirent à danser une moresque endiablée, faisant mine de vouloir tuer Jason; mais, au contraire, ils se frappaient les uns les autres, et ne parvenaient pas à se faire

mourir. Derrière eux vint Jason, portant la Toison d'or sur les épaules, et il dansa un pas merveilleux : c'était le Moro qui jouait le rôle. Tel fut le premier intermède.

» Au second parut le char de Vénus, fort beau ; la déesse y était assise, tenant dans sa main nue une petite torche. Deux colombes, qu'on aurait crues vivantes, traînaient le char, et deux Amours les chevauchaient, leurs torches allumées en main, l'arc et le carquois sur l'épaule. Devant le char marchaient quatre autres Amours, derrière quatre également, tous ayant leurs torches allumées, et ils dansèrent une moresque autour du char, en secouant leurs torches. Arrivés à l'extrémité de la scène, ils mirent le feu à une porte par laquelle sortirent aussitôt neuf Galants enveloppés de flammes, qui dansèrent une moresque aussi réussie que possible. Au troisième, ce fut le char de Neptune, traîné par deux demi-chevaux ayant des nageoires et des écailles de poisson, admirablement faits. Sur le haut siégeait Neptune, avec le trident, etc., entouré de huit monstres, quatre devant, quatre derrière, si bien exécutés que je ne puis le dire : ils dansaient un branle, et le char était tout rempli de feu. Ces monstres étaient la plus singulière invention du monde, mais je ne puis en donner une idée à qui ne les a pas vus. Pour le quatrième, parut le char de Junon, aussi tout plein de feu : elle y

siégeait au faite, couronne en tête et sceptre en main, sur une nuée qui enveloppait tout le char, entouré en outre d'une foule de Borées. Le char était traîné par deux paons, si splendides et si vrais, que moi-même je me demandais s'il était possible de si bien imiter, et cependant je les avais vu et fait faire. Par devant s'avançaient deux aigles et deux autruches, par derrière, deux oiseaux marins et deux grands perroquets, de ceux qui ont de vives couleurs, tous exécutés avec une telle perfection, que je ne crois pas que jamais, Monseigneur, on ait rien fait de si pareil à la nature. Tous ces oiseaux dansèrent aussi un branle, et avec autant de grâce qu'il est possible de le dire ou de l'imaginer.

» La comédie achevée, parut sur la scène, dans le même costume, un de ces petits Amours qui avaient déjà figuré, et en quelques stances il exposa la signification de ces intermèdes : que tout en étant distincts de la comédie, ils faisaient corps avec elle ; qu'en effet elle roulait sur la rivalité de deux frères, comme aujourd'hui nous voyons naître les guerres entre parents qui devraient s'aimer en paix, et il s'appuyait sur la fable de Jason ; qu'après Jason, l'Amour était venu enflammer de son feu sacré d'abord les hommes et la terre, puis la mer et les ondes, chasser la Guerre et la Discorde, réunir dans l'harmonie le monde entier : ce n'est là qu'une

espérance, qu'un augure, et la guerre n'est que trop véritable, pour notre malheur. Les stances que récita l'Amour, je ne pensais pas alors vous les envoyer; je les envoie néanmoins à Votre Seigneurie, qui en fera ce qu'elle voudra. Elles ont été écrites à la hâte, par quelqu'un qui avait à se débattre contre les peintres, les charpentiers, les acteurs, les musiciens, les danseurs. Les stances dites et l'Amour disparu, on entendit une musique cachée, composée de quatre violes, puis quatre voix chantèrent à l'unisson avec les violes, sur un air ravissant, quelque chose comme une prière à l'Amour : ainsi se termina la fête, à la grande satisfaction et au grand plaisir de tous ceux qui y assistaient. Si je n'en avais pas tant loué certains détails, je pourrais dire la part que j'y ai prise, mais je ne voudrais pas que Votre Seigneurie me crût mon propre adulateur. On serait trop heureux de n'avoir à s'occuper que de pareilles choses et de laisser là les ennuis. Dieu nous en fasse la grâce! »

On voit que Castiglione avait été le principal organisateur de cette féerique représentation; sur celles qui eurent lieu postérieurement, à Rome, devant Léon X, et à Mantoue, sur l'ordre d'Isabelle d'Este, nous n'avons pas des renseignements aussi abondants; mais les fêtes données à Lyon lors de

l'entrée de Catherine de Médicis ont eu leurs historiens, tant Italiens que Français, et ils n'ont pas manqué de nous dire le grand succès remporté par la *Calandra,* jouée deux fois devant la Cour, puis une troisième quelques jours après « pour Messieurs du Grand Conseil et autres de la ville, qui n'avoient pu entrer aux premiers recitementz. » Des trois relations que l'on a, deux en Français et une en Italien, de cette solennité, l'Italienne est la seule qui parle en détail de la représentation théâtrale, quoique pour le reste des fêtes elle ne soit qu'une traduction du Français (1). Les nombreux banquiers et marchands Lucquois, Florentins et Milanais établis à Lyon en avaient fait les frais, sur l'invitation du cardinal de Ferrare. « Un certain maître Nannoccio,

---

(1) *La magnifica et triumphale Entrata del Christianissimo Re di Francia Enrico secundo...* etc.; *colla particolare descrittione della comedia che fece recitare la natione Fiorentina a richiesta di sua Majestà* (Lyon, G. Roville, 1549).

qui était au cardinal de Tournon et en résidence à Lyon depuis quelque temps, fut l'auteur des beaux décors du premier acte, vues et perspectives de Florence. Nombre d'autres décors, parmi lesquels des statues en terre cuite dorée, étaient l'œuvre d'un maître Zanobi, sculpteur expressément appelé d'Italie ainsi que les comédiens, auxquels le Roi, avant de quitter Lyon, fit remettre cinq cents écus d'or et la Reine trois cents. Tout un intéressant travail d'éclaircissements est à faire sur l'histoire de cette représentation, tant pour la partie littéraire que pour celle des arts, en fait de mise en scène et de décors, à cette époque finale de la Renaissance (1). »

De la comédie elle-même, il nous suffira de dire quelques mots. L'intrigue, fondée sur la ressemblance d'un frère et d'une

---

(1) Armand Baschet, *Les Comédiens Italiens à la Cour de France* (1882, in-8).

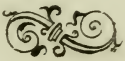
sœur, a fait rapprocher la *Calandra* des *Ménechmes* de Plaute; mais les deux pièces n'ont de commun que cette idée première, exploitée maintes fois au théâtre. En faisant ses Ménechmes de sexe différent, l'auteur Italien a donné bien plus de piquant aux méprises et provoqué des scènes d'une vivacité à laquelle n'atteint pas le comique Latin. D'acte en acte, il en tire avec beaucoup d'esprit et d'imagination des complications nouvelles, ainsi que de la bêtise et des appétits sensuels de Calandro, un bon type de Sganarelle débauché dont le Calandrino de Boccace a pu lui fournir le modèle. L'intervention d'un nécromant à qui l'on attribue le pouvoir de changer un homme en femme, chose qui s'opère facilement dans la pièce par la substitution d'un des Ménechmes à l'autre, est aussi d'un très bon comique. Sans doute, si l'on compare, comme l'a fait A. Graf dans ses *Studii drammatici*, la *Calandra* à la *Mandragore*, on trouve sans peine que celle-ci est mieux conduite, plus rigoureusement menée à son cinquième acte; dans la *Calandra* on relèvera maintes scènes

qui ne sont que des hors-d'œuvre bouffons, imaginées seulement pour faire rire, des entrées et des sorties médiocrement motivées : son principal mérite est de n'être pas médiocrement plaisante (1).

Paris, Mars 1887.

---

(1) Il existait déjà une traduction Française de la *Calandra* dans la Collection du *Théâtre Européen* de Th. Muret (Paris, 1835) ; mais elle est loin d'être littérale, et l'on y a même supprimé, avec intention, plusieurs passages.



LA CALANDRA

COMÉDIE

PERSONNAGES

FESSENIO, valet.
POLINICO, précepteur.
LIDIO, jeune homme.
CALANDRO.
SAMIA, servante.
RUFO, nécromant.
SANTILLA.
FANNIO, valet.
FULVIA, femme de Calandro.
UNE COURTISANE.
UN FACCHINO.
SBIRES DE LA DOUANE.

PROLOGUE

Vous serez aujourd'hui spectateurs d'une comédie nouvelle intitulée CALANDRA, *en prose, et non en vers, moderne, et non antique, en langue vulgaire, et non en Latin. Elle est appelée* CALANDRA, *de Calandro, personnage que vous trouverez si niais, que peut-être vous sera-t-il malaisé de croire la Nature capable d'avoir jamais créé homme si niais. Mais, si vous avez déjà vu ou entendu choses à peu près semblables, par exemple l'histoire de Martino d'Amalia, qui croit que sa femme est l'étoile de Diane, que lui-même est Amen et qu'il devient ensuite femme, dieu, poisson, arbre, ce ne sera pas pour vous une merveille que Calandro croie et fasse les sottises que vous verrez. Cette Comédie devant représenter ainsi des choses faites et dites familièrement, l'Au-*

teur n'a pas jugé à propos d'user du vers, considérant qu'en prose on use de paroles décousues et non de paroles rythmées. Que la pièce ne soit pas antique, cela ne doit pas vous déplaire, si vous êtes d'un goût sain, par la raison que ce qui est moderne et nouveau réjouit toujours et plaît plus que les antiquités et les vieilleries, lesquelles à force de servir, ont coutume de sentir le rance. Elle n'est pas en Latin parce que, devant se jouer en face d'une foule de gens, qui tous ne sont pas doctes, l'Auteur, qui cherche par-dessus tout à vous plaire, a préféré l'écrire en vulgaire, afin que, entendue de tout le monde, elle plaise à tout le monde : outre que la langue dont Dieu et la Nature nous ont gratifiés, ne doit pas être près de nous en moindre estimation et de moindre grâce que le Latin, le Grec et l'Hébreu, auxquels elle ne serait peut-être aucunement inférieure, si nous-mêmes l'exaltions, l'observions, la polissions avec autant de diligence et de soin que les Grecs ont fait la leur. Celui-là est bien son propre ennemi qui estime la langue des autres plus que la sienne. Je sais bien, moi, que ma langue m'est si chère, que je ne la donnerais pas pour autant qu'on voudrait de celles qui existent aujourd'hui, et je crois qu'il en est de même de vous. Il doit donc vous être agréable d'entendre cette Comédie dans votre langue : je me trompe; c'est dans la nôtre que vous l'entendrez, car c'est à nous de parler, et

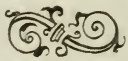
à vous de vous taire. S'il en est quelques-uns qui disent que l'Auteur est un grand voleur de Plaute, laissons-le dire; c'est bien fait à Plaute d'être volé, si ce benêt ne tient pas ses affaires sous clef et les laisse sans une garde au monde. Mais l'Auteur jure devant le ciel qu'il ne lui a pas volé ça (il fait claquer un de ses ongles), et veut qu'on en fasse la confrontation. La preuve, dit-il, on n'a qu'à rechercher tout ce que possède Plaute, et on n'y trouvera rien de manque dans tout ce qu'on sait qu'il a. S'il en est ainsi, rien n'a été volé à Plaute, et personne n'a le droit de traiter l'Auteur de voleur. Si néanmoins quelqu'un en a l'audace, il le supplie de ne pas le déshonorer en le dénonçant au Bargello, mais d'aller secrètement le dire à l'oreille de Plaute. Mais voici venir celui qui vous apporte l'argument : préparez-vous à le bien recevoir, en lui ouvrant chacun le trou de l'oreille.

ARGUMENT

EMETRIO, *citoyen de Modon, eut un fils, appelé Lidio, et une fille, appelée Santilla, tous deux nés d'une même grossesse et tellement semblables d'aspect et de physionomie, que, sans la différence des vêtements, il n'était personne qui pût les distinguer l'un de l'autre. Cela, vous devez le croire, par la raison que, laissant de côté beaucoup d'exemples qu'on pourrait vous donner, il vous doit suffire de vous rappeler ces deux frères Romains, aussi nobles de sang que de caractère, Antonino et Valerio Porcari, et si semblables que, chaque jour, par Rome entière, l'un est pris pour l'autre. Je reviens aux deux enfants qui, à l'âge de six ans, perdirent leur père : les Turcs prennent et brûlent Modon, tuant tout ce qu'ils trouvaient par la ville; leur nour-*

rice et Fannio, un valet, pour sauver Santilla, l'habillent en homme et l'appellent Lidio, estimant que son frère avait été tué par les Turcs. Ils s'enfuient de Modon; en route, ils sont pris et emmenés captifs à Constantinople. Perillo, marchand Florentin, les rachète tous les trois, les emmène avec lui à Rome où, en y demeurant longtemps, ils en prennent excellemment l'habit, les mœurs et le langage. Aujourd'hui même, Perillo veut donner sa fille en mariage à Santilla, que tout le monde appelle Lidio, et qu'on a toujours crue être un garçon. Le vrai Lidio, garçon, avec son valet Fessenio, est sorti sauf de Modon; il est débarqué en Toscane, en Italie; il en a pris le vêtement, la manière de vivre et le langage. Étant à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, il arrive à Rome, tombe amoureux de Fulvia, et, pareillement aimé d'elle, plus d'une fois habillé en femme va se divertir avec elle. Après maintes méprises, Lidio et Santilla se reconnaissent, avec joie. Ouvrez donc bien les yeux et gardez-vous de prendre l'un pour l'autre : je vous avertis que tous deux ont même taille, même figure, que tous deux s'appellent Lidio, que tous deux ils s'habillent, parlent et rient de même; tous deux ils sont aujourd'hui à Rome, tous deux ils vont à l'instant paraître devant vous. N'allez pas croire pour cela que par nécromancie ils soient arrivés si vite de Rome; la ville que vous voyez, c'est bien Rome, cette ville jadis si ample, si spacieuse, si grande

que, triomphante, elle recevait largement dans son sein maintes cités, maints pays et maints fleuves; mais à cette heure elle est devenue si petite que, comme vous le voyez, elle tient dans votre propre ville. Ainsi va le monde!



LA CALANDRA

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

FESSENIO (*seul*).

L est bien vrai que l'homme jamais ne fait un dessein, que la Fortune n'en fasse un autre. Voici qu'à l'heure où nous pensions être tranquilles à Bologne, Lidio, mon maître, entendit dire que sa sœur Santilla était vivante et arrivée en Italie ; aussitôt s'est réveillé en lui l'amour qu'il lui portait, amour

plus grand que jamais ne porta un frère à sa sœur, par la raison que nés d'un même part, la Nature les a faits si semblables de visage, de taille et de parler, qu'à Modon, Lidio s'habillant quelquefois en fillette, non-seulement les étrangers, mais leur mère elle-même, leur nourrice, ne distinguaient plus qui était Lidio et qui était Santilla. Aussi, comme les Dieux n'auraient pu les faire plus semblables, de même l'un chérissait l'autre plus que soi. C'est pourquoi Lidio, qui croyait sa sœur morte, apprenant qu'elle était sauve, se mit à sa recherche ; rendus à Rome, il y a déjà quatre mois, et cherchant sa sœur, il a rencontré Fulvia, une Romaine, dont s'étant fervemment épris, il m'a placé en qualité de valet près de Calandro, son mari, pour conduire à bonne fin son amoureux désir : ce à quoi j'arrivai au grand contentement d'elle, car, brûlant très fort pour lui, elle a plus d'une fois et en plein jour fait venir s'ébattre avec elle Lidio, vêtu en femme et prenant le nom de Santilla. A la fin Lidio, par peur que cette flamme ne se découvrît, s'est montré ces jours-ci des plus négligents vis-à-vis de Fulvia, sous couvert de vouloir quitter la ville, et elle en est dans une rage, une fureur telle, qu'elle n'a plus aucun repos ; elle recourt aux sorcières, aux charmeresses, aux nécromants, pour qu'ils lui

fassent recouvrer son amoureux, comme s'il était perdu, et tantôt m'envoie, tantôt envoie Samia, sa servante, complice de l'affaire, transmettre ses prières, ses cadeaux, avec promesse de donner pour femme à son fils Santilla, si jamais advient que celle-ci se retrouve ; et elle fait tout si bien que son mari, s'il ne tenait pas plus de l'animal que de l'homme, s'en serait déjà aperçu ; or, toute la ruine tomberait sur moi, ce qui fait que j'ai besoin de bien m'escrimer. A moi seul, je fais l'impossible. Nul homme ne peut servir deux maîtres, et j'en sers trois : le mari, la femme et mon patron, de sorte que je n'ai pas un repos au monde. Je ne m'en plains pas, parce qu'en ce monde qui ne fait rien est un mort vivant ; mais s'il est vrai qu'un bon serviteur ne doive jamais avoir de loisir, j'en ai si peu que je ne pourrais pas m'en curer les oreilles, et s'il me manquait quoi que ce soit, il m'est tombé entre les mains une autre intrigue amoureuse dont il me dure mille années d'en conférer avec Lidio, lequel voici justement venir. Mais, oh ! oh ! oh ! avec lui est ce benêt de Polinico, son précepteur : le dauphin s'est montré, la tempête va venir. Je veux me tenir un peu à part, et entendre ce dont ils causent.

SCÈNE II

POLINICO, LIDIO, FESSENIO

POLINICO

Pour sûr, il ne me serait jamais tombé à l'esprit, Lidio, que tu en serais venu au point, en pourchassant de vaines amourettes, de devenir un contempteur de toutes les vertus. Mais de tout cela j'en fais l'auteur ce bon sujet de Fessenio.

FESSENIO (*à part*).

Par le corps !...

LIDIO

Ne dis pas cela, Polinico.

POLINICO

Eh ! Lidio, je sais tout cela mieux que toi, et ton ribaud de valet...

FESSENIO (*à part*).

En dépit de quoi je lui...

POLINICO

L'homme prudent pense toujours à ce qui peut lui arriver de contraire.

FESSENIO (*à part*).

Nous en voilà aux pédagogueries.

POLINICO

A mesure que vos amours seront plus notoires, outre que tu courras un grand danger, tu seras de tout le monde tenu pour une bête.

FESSENIO (*à part*).

Poltron de pédagogue !

POLINICO

Par la raison que qui ne conspue et ne hait les hommes vains et légers, tels que tu l'es devenu, toi qui, étranger, t'es mis à aimer, et qui donc ? une des plus nobles dames de cette ville !... Fuis, te dis-je, les périls où te met cet amour.

LIDIO

Polinico, je suis jeune, et la jeunesse est sujette de l'amour ; les choses sérieuses conviennent aux gens plus mûrs. Je ne puis vouloir que ce qu'amour veut, et je m'efforce, du plus que je puis, à aimer cette dame plus que moi-même. Quand jamais cela se saurait, je n'en aurais, je crois, que plus de réputation près de maintes gens, par la raison que, de même que chez une femme c'est grand bon sens de se

garder de l'amour d'un homme en plus haute situation qu'elle, de même c'est un grand mérite chez l'homme d'aimer des femmes de plus haut lignage qu'il n'est lui-même.

FESSENIO (*à part*).

Oh ! la belle réplique.

POLINICO

Ce sont là les raisons que lui enseigne ce gredin de Fessenio, pour le mettre à bas.

FESSENIO

Gredin toi-même.

POLINICO

Je m'émerveillais de ce que tu ne venais pas troubler les bonnes actions.

FESSENIO

Je ne troublerai donc pas les tiennes.

POLINICO

Rien de pis que de voir la vie des sages dépendre du parler des fous.

FESSENIO

Plus sagement l'ai-je conseillé toujours, que tu ne l'as fait.

POLINICO

Celui-là ne peut être supérieur en conseils, qui est inférieur en bonnes mœurs. Je ne te connaissais pas d'abord, Fessenio, car je ne t'aurais pas tant recommandé à Lidio.

FESSENIO

J'avais peut-être besoin de ta recommandation, hein ?

POLINICO

Je vois bien à cette heure qu'en louant autrui souvent l'homme se trompe; en le dépréciant, jamais.

FESSENIO

Tu montres toi-même ta bêtise, puisque tu louais qui tu ne connaissais pas. Moi, je sais bien qu'en parlant de toi jamais je ne me suis trompé.

POLINICO

Tu as donc dit du mal de moi ?

FESSENIO

Tu l'avoues toi-même.

POLINICO

Patience ! je ne veux pas disputer contre toi, ce serait lutter de la voix contre la foudre.

FESSENIO

Tu t'y résous parce qu'avec moi tu n'as pas raison.

POLINICO

Je m'y résous pour ne pas en venir à autre chose que des paroles.

FESSENIO

Et que pourrais-tu donc me faire, en cent ans?

POLINICO

Tu le verras, et pour sûr, pour sûr...

FESSENIO

N'agace pas l'ours, quand le nez lui fume.

POLINICO

Oh! oh! allons! je ne veux pas avec un valet...

LIDIO

Allons, Fessenio, assez.

FESSENIO

Ne me menace pas; bien que je ne sois qu'un vil serviteur, la mouche aussi à sa colère, et il n'est si mince poil qui n'ait son ombre; tu m'entends?

LIDIO

Tais-toi, Fessenio.

POLINICO

Laisse-moi poursuivre avec Lidio, s'il te plaît.

FESSENIO

Et pour avoir la paix, vends-lui du bon.

POLINICO

Écoute, Lidio; sache que Dieu nous a donné deux oreilles pour entendre beaucoup.

FESSENIO

Et une seule bouche pour parler peu.

POLINICO

Je ne te parle pas. Tout mal récent aisément guérit, mais quand il est chronique, jamais : renonce, te dis-je, à cet amour.

LIDIO

Pourquoi ?

POLINICO

Parce que tu n'y trouveras que tourments.

LIDIO

Pourquoi ?

POLINICO

Hélas ! ne sais-tu pas que les compagnes de

l'amour, ce sont la colère, les haines, les inimitiés, les discordes, les ruines, la pauvreté, la suspicion, l'inquiétude, toutes maladies pernicieuses aux mortels ? Fuis l'amour, fuis-le.

LIDIO

Hélas ! Polinico, je ne puis.

POLINICO

Pourquoi ?

FESSENIO

Pour le mal que Dieu puisse te donner.

LIDIO

A sa puissance tout est assujetti, et il n'est pas de plus grand bonheur que d'acquérir ce qu'on désire en aimant ; sans l'amour il n'est point de perfection, de vertu ni de grâce.

FESSENIO

On ne peut mieux dire.

POLINICO

Il n'est pas de plus grand défaut chez un valet que l'adulation ; et tu l'écoutes ? Lidio, contente-toi de moi.

FESSENIO

Oui, car c'est un délicat morceau.

POLINICO

L'amour ressemble au feu, qui mis sur du soufre ou toute autre puante matière, rend l'homme malade.

LIDIO

Mais mis sur de l'encens, de l'aloès ou de l'ambre, il produit un parfum qui ressusciterait les morts.

FESSENIO

Ah ! ah ! dans son propre lacet reste pris Polinico.

POLINICO

Reviens, Lidio, aux pratiques louables.

FESSENIO

Louable est de s'accommoder à son temps.

POLINICO

Louable est ce qui est bon et honnête ; je t'avertis que tu finiras mal.

FESSENIO

Le prophète a parlé.

POLINICO

Souviens-toi que l'âme vertueuse ne se laisse pas émouvoir par le désir.

FESSENIO

Ni ne quitte la place par peur.

POLINICO

Tu agis mal, et tu sais qu'il est d'une grande arrogance de mépriser les conseils des sages.

FESSENIO

Tu t'intitules sage, mais je te baptise fou, car tu sais bien qu'il n'est pas de plus grande folie que de demander ce qu'on ne peut obtenir.

POLINICO

Il vaut mieux perdre la partie en disant la vérité, que la gagner en disant des mensonges.

FESSENIO

Je dis la vérité tout comme toi ; mais je ne suis pas un messire blâme-tout, comme tu en es un, toi qui pour quatre *cujus* que tu as appris, te sembles être si sage, que tu crois qu'en dehors de toi il n'y a que des imbéciles. Tu n'es pourtant pas un Salomon ; tu ne considères pas que telle chose sied au vieillard et telle au jeune homme, telle dans les périls, et telle dans la tranquillité ; tu es un vieillard et tu mènes la vie que tu lui prêches ; mais Lidio, qui est jeune, laisse-le agir en jeune homme, et toi, à l'âge de Lidio et à ce qui lui plaît accommode-toi.

POLINICO

Il est bien vrai que plus un maître a de valets, plus il a d'ennemis. Celui-là te conduit à la potence, et quand même nul autre malheur ne t'en adviendrait, tu en aurais toujours un remords dans l'âme, car il n'est pas de plus cruel supplice que le souvenir des fautes commises. Quitte donc cette femme, Lidio.

LIDIO

Je puis autant la quitter qu'un corps peut quitter son ombre.

POLINICO

Tu ferais encore mieux de la détester que de la quitter.

FESSENIO

Oh ! oh ! oh ! il ne peut porter le veau, et tu veux qu'il porte le bœuf ?

POLINICO

Elle te quittera bien, elle, dès qu'elle sera recherchée par d'autres ; les femmes sont capricieuses.

LIDIO

Oh ! oh ! oh ! elles ne sont pas toutes d'un même acabit.

POLINICO

Elles n'ont pas toutes même air, mais elles sont toutes de même nature.

LIDIO

Tu t'abuses grandement.

POLINICO

O Lidio, écarte le flambeau de façon que les visages ne puissent se voir, et il n'y aura pas entre elles une différence au monde. Sache qu'on ne peut voir à fond une femme, *etiam* quand elle est morte.

FESSENIO

Notre homme fait encore mieux que tout à l'heure je ne le lui reprochais.

POLINICO

En quoi ?

FESSENIO

Tu t'accommodes très bien à notre temps.

POLINICO

Mais non, je dis ce qui est vrai à Lidio.

FESSENIO

Plus haut encore est Madame la Lune.

POLINICO

Enfin, que veux-tu inférer ?

FESSENIO

Je veux inférer que tu t'accommodes aux mœurs d'aujourd'hui.

POLINICO

De quelle façon ?

FESSENIO

En étant l'ennemi des femmes, comme quasiment tout le monde, dans cette cour ; c'est pourquoi tu en dis du mal, et c'est agir iniquement.

LIDIO

Fessenio dit vrai, et on ne peut approuver ce que tu en as dit ; elles sont tout ce qu'il y a de volupté et de bonheur au monde, et sans elles nous serions inutiles, bons à rien, sauvages et pareils à des bêtes.

FESSENIO

Qu'est-il besoin d'en dire tant ? Ne savons-nous pas que les femmes sont de si haute valeur qu'aujourd'hui il n'est pas un homme qui ne les imite, et volontiers d'âme et de corps ne devienne femme ?

POLINICO

Je ne veux pas te répliquer.

FESSENIO

C'est que tu ne pourrais pas dire le contraire.

POLINICO

Je te rappelle, Lidio, qu'il est toujours temps

d'éviter l'occasion du mal ; et de nouveau je t'exhorte à vouloir, pour ton bien, renoncer à ces vaines amourettes.

LIDIO

Polinico, il n'est rien au monde qui accepte les remontrances et les agissements en sens contraire plus mal que l'amour ; sa nature est telle, qu'il se consumerait lui-même plutôt que de s'en aller sur les avis d'autrui. Par conséquent, si tu crois m'éloigner de l'amour que j'ai pour elle, tu cherches à étreindre l'ombre, à prendre le vent dans un filet.

POLINICO

C'est bien ce qui me pèse, que toi qui étais d'ordinaire plus maniable que la cire, tu es maintenant plus dur que le plus haut rouvre qu'il y ait. Et sais-tu ce qui en arrivera ? Je te laisserai la responsabilité de tout, et sache que tu finiras mal.

LIDIO

Je ne le crois pas, mais s'il en arrive ainsi, ne m'as-tu pas montré dans tes leçons que c'est un grand mérite de mourir d'amour, et que celui-là fait une belle fin qui meurt en bien aimant ?

POLINICO

Alors agis donc à ta guise, et à celle de l'animal que voilà ; bientôt, bientôt tu pourras reconnaître, à ton dam, les effets de l'amour.

FESSENIO

Arrête, Polinico, sais-tu bien quels sont les effets de l'amour ?

POLINICO

Quoi donc, bête ?

FESSENIO

Ce sont les mêmes que ceux des truffes, qui aux vieux font lâcher des vents, et aux jeunes...

LIDIO

Ah ! ah ! ah !

POLINICO

Eh ! Lidio, tu te moques et te ris de mes paroles ? Je ne te dis plus un mot, je t'en laisse la responsabilité, et m'en vais.

FESSENIO

Avec le mal an ! As-tu vu comme il simule l'honnête homme, comme si nous ne connaissions pas l'hypocrite poltron qui nous a dérangés au point que nous ne pourrons maintenant ni moi te dire, ni toi entendre une bonne histoire de Calandro ?

LIDIO

Dis, dis ; cette douceur nous ôtera l'amertume que nous a laissée Polinico.

SCÈNE III

LIDIO, FESSENIO

LIDIO

Parle, maintenant.

FESSENIO

Calandro, le mari de Fulvia, ton amoureuse et mon maître postiche, que tu fais bec-jaune et cocu, pendant que ces jours passés, habillé en femme et te faisant appeler Santilla, tu es allé voir Fulvia et en es revenu, te prenant pour une femme s'est violemment épris de toi et m'a demandé de lui faire avoir l'objet de son amour, c'est-à-dire toi-même. J'ai feint d'avoir eu grand peine et lui ai donné l'espérance de le mener aujourd'hui au but de ses désirs.

LIDIO

La chose est bien risible, ah ! ah ! ah ! Je me souviens maintenant que l'autre jour, revenant

de chez Fulvia habillé en femme, il me suivit un bout de temps, mais je ne croyais pas que ce fût par amour pour moi ; il faut pousser à fond la chose.

FESSENIO

Je te servirai bien, laisse-moi faire ; je lui remontrerai de nouveau d'avoir fait pour lui des miracles, et sois sûr, Lidio, qu'il m'en croit plus que je ne lui en dis ; je lui donne à entendre les choses les plus stupéfiantes du monde, par la raison que c'est le plus grand lave-guenilles que tu aies jamais vu. Je pourrais te raconter un millier de ses balourdises, mais, pour ne pas te les dire par le menu, il a en lui-même une bêtise si profonde, que si la moindre partie s'en était trouvée chez Salomon, Aristote ou Sénèque, elle aurait suffi à gâter tout leur esprit et toute leur sagesse. Ce qui me fait le plus rire, chez lui, c'est qu'il lui semble être si beau, si séduisant, qu'il croit qu'autant de femmes l'aperçoivent, autant s'amourachent de lui, comme s'il ne se trouvait pas sur terre un plus bel individu. Enfin, comme dit le vulgaire, s'il mangeait du foin ce serait un bœuf, car il ne vaut guère mieux que Martino d'Amalia ou que Giovan Manente ; aussi nous sera-t-il aisé, dans cette amourette, de l'amener à ce que nous voudrons.

LIDIO

Ah ! ah ! ah ! je m'en vais crever de rire ! Mais dis-moi, lui croyant que je suis une femme, puisque je suis un homme, comment cela se passera-t-il quand il sera avec moi?

FESSENIO

Laisse-m'en la conduite ; tout ira bien. Mais, oh ! oh ! oh ! le voilà. Va-t'en, qu'il ne te voie pas avec moi.

SCÈNE IV

CALANDRO, FESSENIO

CALANDRO

Fessenio ?

FESSENIO

Qui m'appelle ? Oh ! maître !

CALANDRO

Or çà, dis-moi, qu'est-il de Santilla ?

FESSENIO

Tu demandes ce qui est de Santilla ?

CALANDRO

Oui.

FESSENIO

Je ne le sais pas bien, mais je crois qu'elle a la robe qu'elle porte, la chemise qu'elle a dessous, et par dessus le marché son tablier, ses gants, ses pantoufles.

CALANDRO

Quelles pantoufles ? quels gants, ivrogne ? Je ne te demande pas ce qui est à elle, mais comment elle va.

FESSENIO

Ah ! ah ! tu veux savoir comment elle va ?

CALANDRO

Oui, messer.

FESSENIO

Quand je l'ai vue, tout à l'heure, elle allait, attends, elle allait s'asseoir, la main à la figure, et comme je me mis à lui parler de toi, m'écoutant attentivement, elle tenait les yeux et la bouche tout grands ouverts, avec un petit bout de sa langue en dehors, comme cela.

CALANDRO

Tu m'as répondu aussi à propos que je le

voulais ; mais laissons cela. Elle écoute volontiers, hein ?

FESSENIO

Comment, si elle écoute ? je l'ai disposée de telle façon qu'avant peu d'heures tu en auras ce que tu veux ; désires-tu autre chose ?

CALANDRO

Mon Fessenio, bonne affaire pour toi.

FESSENIO

Je l'espère bien.

CALANDRO

Certes, Fessenio. Assiste-moi, car je suis bien malade.

FESSENIO

Holà, patron ! As-tu la fièvre ? montre.

CALANDRO

No-o-on, quelle fièvre, gros buffle ? Je dis que Santilla m'a mal accommodé.

FESSENIO

Elle t'a battu ?

CALANDRO

Tu es un animal ; je dis qu'elle m'a rendu très fort amoureux.

FESSENIO

Bon ; tu seras bientôt près d'elle.

CALANDRO

Allons donc la voir.

FESSENIO

Encore des milliers de pas à faire !

CALANDRO

Ne perdons pas de temps.

FESSENIO

Je ne compte pas dormir.

CALANDRO

Fais-le pour moi.

FESSENIO

Tu le verras bien, car je vais à l'instant, à l'instant revenir avec la réponse. Adieu. — Voyez le gentil amoureux ! Belle occasion ! ah ! ah ! C'est un amant à faire mourir du même coup la femme et le mari. Oh ! oh ! oh ! voici Samia, la servante de Fulvia, qui sort de chez elle ; elle semble toute troublée ; il y a quelque chose, et elle sait toute l'affaire ; par elle je saurai ce qui se passe.

SCÈNE V

FESSENIO, SAMIA

FESSENIO

Samia ? Eh ! Samia ? écoute, Samia.

SAMIA

Oh ! oh ! Fessenio.

FESSENIO

Que fait-on chez vous ?

SAMIA

Ma foi, rien de bon pour la patronne.

FESSENIO

Qu'y a-t-il ?

SAMIA

Elle est fraîche !

FESSENIO

Qu'est-ce qu'elle a ?

SAMIA

Ne me le fais pas dire.

FESSENIO

Quoi donc ?

SAMIA

Trop...

FESSENIO

Trop de quoi ?

SAMIA

De rage...

FESSENIO

Rage de quoi ?

SAMIA

De se divertir avec son Lidio ; comprends-tu maintenant ?

FESSENIO

Oh ! cela, je le savais aussi bien que toi.

SAMIA

Il y a une autre chose que tu ne sais pas.

FESSENIO

Laquelle ?

SAMIA

C'est qu'elle m'envoie chez quelqu'un qui saura faire de Lidio tout ce qu'elle veut.

FESSENIO

Par quel moyen ?

SAMIA

Par moyens d'enchantements.

FESSENIO

De chantements ?

SAMIA

Oui, messer.

FESSENIO

Et qui est ce musicien ?

SAMIA

Que veux-tu faire d'un musicien ? Je dis que je vais chez quelqu'un qui le fera aimer, quand il en crèverait.

FESSENIO

Et qui est ce quelqu'un ?

SAMIA

Rufo, le nécromant, qui fait tout ce qu'il veut.

FESSENIO

Comment cela ?

SAMIA

Il a un esprit fabulier.

FESSENIO

Familier, tu veux dire.

SAMIA

Je ne sais pas bien dire ces mots-là ; suffit que je saurai bien lui dire de venir chez Madonna. Reste avec Dieu. Mais sais-tu, hein? N'en parle à personne.

FESSENIO

N'aie pas peur. Adieu.

SCÈNE VI

SAMIA, RUFO

SAMIA

Il est de si bonne heure que Rufo ne sera pas encore venu dîner ; mieux vaut regarder s'il est sur la place. Oh! oh! oh! le hasard! le vois-tu venir de ce côté? Eh! Rufo! eh! Rufo? N'entends-tu pas, Rufo?

RUFO

J'ai beau me tourner, je ne vois pas qui m'appelle.

SAMIA

Écoute.

RUFO

Qui est celle-ci ?

SAMIA

Tu m'as fait suer du haut en bas.

RUFO

Bon ; qu'est-ce que tu veux ?

SAMIA

Ma patronne te prie de venir tout de suite chez elle.

RUFO

Qui est ta patronne ?

SAMIA

Fulvia.

RUFO

Qu'est-ce qu'elle me veut ?

SAMIA

Elle te le dira.

RUFO

Ne demeure-t-elle pas là, sur la place ?

SAMIA

Il n'y a que deux pas ; allons-y.

RUFO

Marche devant, je te suis. — Celle-là serait-elle femme, comme ces autres sottes, à croire que je suis un nécromant, et que je possède cet Esprit dont parlent toutes ces niaises ? Je ne puis me méprendre sur ce qu'elle me demandera, et j'entre chez elle avant que ne soit ici cet homme qui vient.

SCÈNE VII

FESSENIO, puis CALANDRO

FESSENIO (*seul*)

Je vois bien maintenant que les Dieux, comme les mortels, tiennent un peu du bouffon. Voici l'Amour, qui d'ordinaire n'englue que les nobles cœurs ; il s'est logé dans cette pécore de Calandro, et ne veut pas en partir. Ce qui montre que Cupidon n'a pas grand'chose à faire, puisqu'il vient habiter chez un babouin de cette espèce. Il le fait parce que notre homme est parmi les amants comme un baudet au milieu de singes ; aussi ne l'a-t-il pas mis tout d'abord entre bonnes mains, mais fait tomber de prime saut dans la glu.

CALANDRO

Eh ! Fessenio ! Fessenio !

FESSENIO

Qui m'appelle ! oh ! patron !

CALANDRO

As-tu vu Santilla ?

FESSENIO

Je l'ai vue.

CALANDRO

Que t'en semble ?

FESSENIO

Tu as bon goût. C'est le plus friand morceau qu'il y ait dans la Maremme. Fais ton possible pour l'avoir.

CALANDRO

Je l'aurai, quand je devrais m'en retourner nu et déchaux.

FESSENIO

Apprenez, amoureux, ces belles paroles.

CALANDRO

Si jamais je l'ai tout entière, je la mange.

FESSENIO

La manger? Ah! ah! Calandro, pitié pour elle. Les bêtes sauvages mangent les autres bêtes, mais non pas les hommes, les femmes. La femme, à parler vrai, se boit, et non se mange.

CALANDRO

Comment, se boit?

FESSENIO

Ne le sais-tu pas?

CALANDRO

Non, certes.

FESSENIO

Oh! quel péché qu'un homme tel que toi ne sache pas boire les femmes!

CALANDRO

Tiens, enseigne-le moi.

FESSENIO

Je vais te le dire. Quand tu baises une main, ne la suces-tu pas?

CALANDRO

Si.

FESSENIO

Et quand on boit, ne suce-t-on pas?

CALANDRO

Si.

FESSENIO

Eh bien, puisqu'en baisant, tu suces, tu bois.

CALANDRO

Il me semble que c'est comme cela, sur ma foi; mais je n'ai jamais bu ma femme, et pourtant je l'ai mille fois baisée.

FESSENIO

Oh! oh! oh! tu ne l'as pas bue, parce qu'elle aussi te baisait, et qu'elle suçait de toi tout autant que tu suçais d'elle; voilà pourquoi tu ne l'as pas bue, ni elle toi.

CALANDRO

Je vois bien maintenant, Fessenio, que tu es plus docte que Roland, parce que c'est vrai; jamais je ne l'ai baisée sans qu'elle me baisât.

FESSENIO

Alors tu vois si je te dis la vérité.

CALANDRO

Mais dis-moi: une Espagnole, qui toujours me baisait les mains, pourquoi voulait-elle les boire?

FESSENIO

Le beau secret ! Les Espagnoles baisent les mains, non pour l'amour qu'elles vous portent, ni pour vous boire les mains, non, mais pour sucer les bagues qu'on porte aux doigts.

CALANDRO

Oh ! Fessenio, Fessenio, tu sais plus de secrets de femmes...

FESSENIO (*à part*)

Surtout de la tienne.

CALANDRO

Qu'un architecte.

FESSENIO

Bon, un architecte ; ah !

CALANDRO

Deux bagues elle m'a bues, cette Espagnole ! A cette heure je fais bien vœu d'avoir l'œil pour qu'on ne me boive pas.

FESSENIO

Et toi, malin, Calandro ; prends-y garde, parce que si une femme te buvait le nez, une joue, un œil, tu resterais le plus vilain homme du monde.

CALANDRO

J'y ferai bien attention ; mais tâche que j'aie ma Santilla.

FESSENIO

Laisse-moi faire. Je veux aller terminer tout d'un trait la chose.

CALANDRO

Oui, mais fais vite.

FESSENIO

Je n'ai rien de plus pressé que d'y aller, et dans peu de temps je reviens à toi, avec la conclusion.

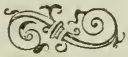
SCÈNE VII

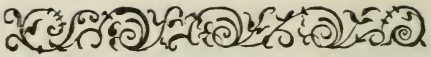
RUFO (*seul*)

L'homme jamais ne doit désespérer, parce que les bonheurs viennent souvent quand on ne les attend pas. Cette femme, comme je le pensais, croit que j'ai un Esprit, et, étant fièrement éprise d'un jeune garçon, nul autre moyen, dit-elle, ne lui réussissant, elle a recours à moi pour que je le contraigne à aller la voir de jour en habits de femme, sous promesse de me don-

ner beaucoup d'argent si je la contente. Je crois que oui, parce que son amoureux est un nommé Lidio, Grec, mon ami, que je connais bien, pour être du même pays que moi-même; son valet, Fannio, est aussi mon ami, de sorte que j'espère conduire l'affaire au port. A la femme, je ne lui ai rien promis de certain avant que je n'aie parlé à ce Lidio; la bonne aventure nous pleut sur le corps, si Lidio sait en profiter comme moi. Or çà, allons chez Perillo, marchand Florentin, où demeure Lidio; c'est l'heure du repas, peut-être le trouverai-je chez lui.

FIN DU PREMIER ACTE.





ACTE II

SCÈNE I

LIDIO (*femme*), FANNIO, *la* NOURRICE

LIDIO (*femme*)

Il est assez manifeste combien le sort des hommes est meilleur que celui des femmes, et plus que toute autre j'en ai fait l'expérience, car du jour où Modon, notre patrie, fut brûlée par les Turcs, m'étant toujours habillée en homme, prenant le nom de Lidio (ainsi s'appelait mon frère bien-aimé), et tout le monde croyant que je suis un garçon, j'ai rencontré de si heureux hasards que nos affaires s'en sont bien trouvées. Au lieu de cela, si d'habits et de nom je m'étais donnée pour femme, ni les Turcs, dont

nous étions les esclaves, ne nous auraient vendus, ni peut-être Perillo ne nous eût achetés, s'il avait su que j'étais une femme. Il nous aurait donc fallu rester dans cette misérable servitude. A cette heure, je vous affirme que si j'étais un homme, aussi bien que je suis une femme, nous vivrions continuellement en tranquillité, par la raison que Perillo me prenant comme vous le savez, pour un garçon, et m'ayant toujours trouvé d'une grande fidélité dans ses affaires, m'aime tant, qu'il veut me donner pour femme Verginia, sa fille unique, et la faire héritière de tous ses biens. Son neveu m'ayant dit que Perillo voulait me la faire épouser demain ou après-demain, je suis sortie de la maison pour en conférer avec vous, ô toi, ma nourrice, et toi, Fannio, mon valet; je suis pleine de tant d'inquiétude, comme je le sens et comme vous pouvez le croire, que je ne sais...

FANNIO

Tais-toi, oh! tais-toi! de peur que cette femme qui vient toute bouleversée vers nous, n'entende ce que nous disons.

SCÈNE II

SAMIA, LIDIO (*femme*), FANNIO

SAMIA

Je puis te le dire, elle en a dans les os! elle prétend avoir vu son Lidio par la fenêtre, et m'envoie lui parler. En le tirant à part, je l'entretiendrai. Bonne vie, messer.

LIDIO (*femme*)

Bien venue.

SAMIA

Deux mots.

LIDIO (*femme*)

Qui es-tu ?

SAMIA

Tu me demandes qui je suis ?

LIDIO (*femme*)

Je demande ce que je ne sais pas.

SAMIA

Tu vas le savoir.

LIDIO (*femme*)

Que veux-tu ?

SAMIA

Ma patronne te supplie de vouloir bien l'aimer comme elle t'aime et, quand il te plaira, de venir près d'elle.

LIDIO (*femme*)

Je ne comprends pas. Qui est ta patronne ?

SAMIA

Eh ! Lidio, tu veux m'assassiner.

LIDIO (*femme*)

C'est toi qui m'assassines.

SAMIA

Loué soit le ciel, puisque tu ne sais qui est Fulvia et que tu ne me reconnais pas. Allons, allons ! que veux-tu que je lui dise ?

LIDIO (*femme*)

Bonne femme, si tu ne me dis pas autre chose, je n'ai rien d'autre à te répondre.

SAMIA

Tu feins de ne pas comprendre, hein

LIDIO (*femme*)

Je ne te comprends ni ne te connais, et ne me soucie ni de te comprendre ni de te connaître. Va t'en en paix.

SAMIA

Tu fais le discret, certes; sois-en sûr, je le lui dirai bien.

LIDIO (*femme*)

Dis-lui tout ce que tu voudras, pourvu que tu t'en ailles, à ta male heure et à la sienne.

SAMIA (*s'éloignant*)

Va-t'en, toi-même; tu y viendras, quand tu devrais en crever, vaurien de Grec. Elle m'envoie chez le nécromant; mais si l'Esprit répond de la même façon, Fulvia va bien triompher.

LIDIO (*femme*)

Malheureuse et misérable est, certes, la condition de nous autres femmes ! Ces choses-là m'arrivent pour que de mieux en mieux je connaisse et maudisse le sort qui m'a fait une femme.

FANNIO

J'aurais pourtant voulu entendre toute l'histoire de celle-là ; cela ne pouvait nuire.

LIDIO (*femme*)

Un plus grave souci chasse tous les autres ; si elle revient jamais me parler, je me montrerai plus avenante.

FANNIO

Je la connais,

LIDIO (*femme*)

Qui est-elle ?

FANNIO

C'est Samia, la servante de Fulvia, noble dame Romaine.

LIDIO (*femme*)

Oh ! oh ! oh ! moi aussi je la reconnais maintenant. Patience ! elle a en effet nommé Fulvia.

SCÈNE III

LIDIO (*femme*), FANNIO, RUFO

RUFO

Oh ! oh ! oh !

LIDIO (*femme*)

Quelle est cette voix ?

RUFO

Je suis en quête après vous depuis un bout de temps.

FANNIO

Adieu, Rufo ; qu'y a-t-il ?

RUFO

Du bon.

FANNIO

Quoi ?

RUFO

Tout de suite vous le saurez.

LIDIO (*femme*)

Attends, Rufo. — Toi, Tiresia, rentre à la maison, vois ce que fais Perillo, notre maître, relativement à mes noces, et quand Fannio reviendra, envoie-moi dire par lui ce dont il retourne ; j'entends, aujourd'hui, ne pas me laisser rencontrer, pour voir si je puis vérifier sur moi-même ce que le vulgaire prétend, que qui a du temps, a la vie. Va. — Maintenant, Rufo, dis-moi ce que c'est ce bon que tu nous apportes.

RUFO

Quoique je ne vous connaisse que tout nouvellement, je vous aime beaucoup, étant tous les deux du même pays, et le ciel nous donne une occasion de nous entendre ensemble.

LIDIO (*femme*)

Certainement tu es fort aimé de nous et nous nous entendrons toujours volontiers avec toi ; mais que veux-tu dire ?

RUFO

Je parlerai bref ; écoutez. Une femme qui est amoureuse de toi, Lidio, cherche que tu sois à elle comme elle est à toi, et veut, nul autre moyen ne lui réussissant, avoir recours à mon entremise. La cause pour laquelle cette femme met mon art à contribution, c'est que, sachant faire des figures avec des points, et ayant quelque connaissance de la chiromancie, je passe, auprès des femmes qui sont crédules, pour un habile nécromant ; elles tiennent pour assuré que je possède un Esprit grâce auquel elles s'imaginent que je puis faire et défaire tout ce que je veux. Je les laisse volontiers dans cette persuasion par la raison que je tire souvent grandissime profit de ces niaises, comme il en arrivera encore aujourd'hui de celle-là, si tu es un homme avisé. Elle veut que je te contraigne à aller chez elle, et moi, pensant que je m'entendrais avec toi, je lui ai donné quelque espérance. Si tu veux, nous allons tous deux devenir riches.

LIDIO (*femme*)

Rufo, je sais qu'en ces choses-là on commet assez de fraudes et, inexpérimenté comme je suis, je pourrais facilement me faire berner. Mais je me fie à toi, puisque tu nous sers d'entremetteur, et je suivrai ton avis, quand j'aurai délibéré de le faire; nous y penserons, Fannio et moi. Mais, dis-moi, qui est-elle?

RUFO

Une nommée Fulvia, riche, noble et jolie femme.

FANNIO

Oh! oh! oh! la patronne de celle qui tout à l'heure te parlait?

LIDIO (*femme*)

Tu dis vrai.

RUFO

Comment? Sa servante est venue te parler?

LIDIO (*femme*)

A l'instant.

RUFO

Et que lui as-tu répondu?

LIDIO (*femme*)

Je l'ai fait décamper de devant moi en lui disant des vilenies.

RUFO

Ce n'a pas été hors d'utilité ; mais si elle te parle une seconde fois, montre-toi plus bienveillante, pour que nous puissions atteindre le but.

LIDIO (*femme*)

C'est ce que je ferai.

FANNIO

Dis-moi, Rufo ; quand est-ce que Lidio devra aller chez elle ?

RUFO

Le plus tôt sera le meilleur.

FANNIO

A quelle heure ?

RUFO

Pendant le jour.

LIDIO (*femme*)

Oh ! je serai vu.

RUFO

C'est vrai, mais elle veut que l'Esprit te contraigne à l'aller voir en femme.

FANNIO

Et que veut-elle faire de lui si, dans son idée, l'Esprit l'a changé en femme ?

RUFO

Je pense qu'elle a voulu dire en habit de femme, et non en femme pour de vrai ; c'est cependant ce qu'elle a dit.

LIDIO (*femme*)

La bonne histoire ! as-tu remarqué, Fannio ?

FANNIO

Oui bien, et cela me plaît assez.

RUFO

Bon ; voulez-vous lui faire plaisir ?

LIDIO (*femme*)

D'ici à peu de temps, nous te dirons notre intention.

RUFO

Où nous retrouverons-nous ?

FANNIO

Ici.

LIDIO (*femme*)

Et le premier arrivé attendra l'autre.

RUFO

Tu dis bien. Adieu.

SCÈNE IV

FANNIO, LIDIO (*femme*)

FANNIO

Les cieux t'offrent l'occasion que tu désirais de ne pas te laisser trouver aujourd'hui, car si tu vas voir cette femme, Jupin lui-même ne te trouverait pas ; en outre, en la tirant d'un mauvais pas, tu tireras d'elle quelque argent pour payer son silence et ne parler de rien. Sans compter que c'est chose à crever de rire : tu es une femme, et elle veut que tu viennes chez elle sous forme de femme ; tu t'y rendras et, croyant trouver ce qu'elle cherche, elle trouvera ce qu'elle n'attend pas.

LIDIO (*femme*)

Faut-il ?

FANNIO

Je ne parle pas pour autre chose.

LIDIO (*femme*)

Bien; rentre chez nous, informe-toi de ce qui s'y fait et prends des vêtements pour m'habiller; tu me retrouveras dans la boutique de Francino, et nous dirons oui à Rufo.

FANNIO

Éloigne-toi d'ici; cet homme que je vois venir pourrait être envoyé par Perillo à ta recherche.

LIDIO (*femme*)

Ce n'est personne de chez nous, mais tu as raison.

SCÈNE V

FESSENIO, FULVIA

FESSENIO

Je veux un peu aller voir Fulvia, que je vois apparaître sur sa porte, et lui dire que Lidio s'apprête à partir, pour voir ce que ça lui fera.

FULVIA

Le bien venu, mon cher Fessenio; dis-moi, qu'est-ce qu'a donc mon Lidio?

FESSENIO

Il ne me semble plus lui-même.

FULVIA

Oh! dis, qu'est-ce qu'il a?

FESSENIO

Il s'est mis en fantaisie de partir pour se mettre en quête de Santilla, sa sœur.

FULVIA

Oh! malheureuse! il veut partir?

FESSENIO

Il y est décidé pour tout de bon.

FULVIA

Mon Fessenio, si tu veux ton bien, et si tu aimes le bien de Lidio, si tu désires mon bonheur, va le trouver, persuade-le, prie-le, embrasse-le, supplie-le de ne pas partir; je ferai chercher après elle par toute l'Italie, et s'il advient qu'on la retrouve, je te jure, mon Fessenio, comme je te l'ai déjà dit d'autres fois, que je la donnerai pour femme à Flaminio, mon fils unique.

FESSENIO

Veux-tu que je le lui promette?

FULVIA

Je te le jure et je m'y oblige.

FESSENIO

Je suis certain qu'il y prêtera l'oreille, parce que c'est chose à lui plaire.

FULVIA

Je suis morte, si toi et lui ne me venez en aide; prie-le de sauver cette vie, qui lui appartient.

FESSENIO

Je ferai ta commission et, pour t'obliger, je rentre chez nous, où je sais qu'à cette heure il se trouve.

FULVIA

Tu n'agiras pas moins pour toi, mon Fessenio, que pour moi; adieu.

FESSENIO (*seul*)

Cette pauvre femme fait ce qu'elle peut, et on doit avoir pitié d'elle. Il serait bon que Lidio, vêtu en femme, comme de coutume, allât la voir, et il le fera, car il ne le désire pas moins qu'elle; mais d'abord il faut contenter Calandro. Le voici qui revient; je vais lui dire que j'ai terminé sa négociation.

SCÈNE VI

FESSENIO, CALANDRO

FESSENIO

Salut, patron; tu es en effet sauvé, car je t'apporte le salut. Donne-moi la main.

CALANDRO

La main, et les pieds avec.

FESSENIO

Croyez-vous que les reparties lui coulent de la bouche ?

CALANDRO

Qu'y a-t-il ?

FESSENIO

Ce qu'il y a, hein ? le monde est à toi, heureux homme !

CALANDRO

Que m'apportes-tu ?

FESSENIO

Je t'apporte ta Santilla, qui t'aime plus que tu ne l'aimes, et qui aspire à te posséder plus

que oi-même. Je lui ai dit combien tu es généreux, beau, sage, eh! eh! eh! de telle sorte que c'est elle qui maintenant veut ce que tu voulais. Écoute, patron: elle ne t'entendit pas plutôt nommer, qu'elle fut enflammée d'amour pour toi. Tu seras un heureux gaillard.

CALANDRO

Tu dis vrai; il me dure mille années de voir ces lèvres vermeilles et ces joues de vin et de fromage.

FESSENIO

Bon, tu veux dire de sang et de lait.

CALANDRO

Ah! Fessenio, je te fais empereur.

FESSENIO

Avec quelle grâce le bon ami me rend grâce!

CALANDRO

Eh bien, allons chez elle.

FESSENIO

Comment, chez elle? Eh quoi! penses-tu que ce soit une femme de bordel? Il te faut y aller avec précaution.

CALANDRO

Comment irai-je ?

FESSENIO

Avec tes pieds.

CALANDRO

Je le sais bien, mais je te demande de quelle façon.

FESSENIO

Il faut que tu saches que si tu y allais ouvertement, tu serais vu ; aussi suis-je tombé d'accord avec elle, pour que nul ne te découvre et qu'elle ne soit pas déshonorée, que tu te mettrais dans un coffre ; une fois porté dans sa chambre, vous prendrez ensemble tout le plaisir que vous voudrez.

CALANDRO

Tu vois que je n'irai pas avec mes pieds, comme tu le disais.

FESSENIO

Ah ! ah ! ah ! subtil amoureux, tu dis vrai, tout de même.

CALANDRO

Je n'endurerai pas de mal, vrai, Fessenio ?

FESSENIO

Non, mon gros bêta, non.

CALANDRO

Dis-moi, le coffre sera-t-il assez grand pour que j'y entre tout entier?

FESSENIO

Peuh! qu'importe? Si tu n'y entres pas tout entier, nous te couperons par morceaux.

CALANDRO

Par morceaux?

FESSENIO

Par morceaux, oui.

CALANDRO

Oh! comment?

FESSENIO

On ne peut mieux.

CALANDRO

Dis.

FESSENIO

Ne le sais-tu pas?

CALANDRO

Non, ma parole.

FESSENIO

Si tu avais été sur mer, tu le saurais, parce que tu aurais vu souvent que, voulant mettre dans une toute petite barque des centaines de personnes, elles ne pouvaient y entrer si on ne désarticulait à celui-ci les mains, à celui-là les bras, à tel autre les jambes, suivant le besoin; de la sorte, tassées comme les autres marchandises, on les empile si bien, qu'elles tiennent peu de place.

CALANDRO

Et puis ?

FESSENIO

Et puis, arrivé au port, chacun retrouve ses membres; il arrive même souvent que, par inadvertance ou par malice, tel prend un morceau qui appartient à un autre et se le met où il lui plait; mais cela ne lui réussit pas toujours, parce qu'il a pris un bras plus gros qu'il ne le lui fallait, une jambe plus courte que la sienne et qu'il en devient boiteux ou contrefait, tu comprends ?

CALANDRO

Oui, certes, et dans le coffre, je prendrai bien garde qu'on ne m'échange mes membres pour d'autres.

FESSENIO

Si tu ne te les échanges à toi-même, nul autre ne te les échangera, puisque tu seras tout seul dans le coffre ; c'est là-dedans que, si tu n'entres pas tout entier, je te dis que comme à ceux qui s'embarquent sur un navire, nous pourrons te désarticuler pour le moins les jambes : ayant à être porté, tu n'en auras pas besoin.

CALANDRO

Et où désarticule-t-on les gens ?

FESSENIO

En tout lieu, partout où tu les vois s'articuler, ici-même, ici, ici, ici. Veux-tu savoir comment ?

CALANDRO

Je t'en prie.

FESSENIO

Je te montrerai cela tout de suite, parce que c'est chose facile et qui s'opère à l'aide d'un peu de magie. Tu n'auras qu'à dire comme moi, mais à voix basse, car si tu te mettais à crier, tu gâterais tout.

CALANDRO

N'aie pas peur.

FESSENIO

Essayons donc tout de suite. Viens çà et dis comme moi : Ambracullac.

CALANDRO

Anculabrac.

FESSENIO

Tu te trompes, dis : Ambracullac.

CALANDRO

Alabracuc.

FESSENIO

Encore pis; Ambracullac.

CALANDRO

Alucambrac.

FESSENIO

Holà, holà ! Répète : Am.

CALANDRO

Am.

FESSENIO

Bra.

CALANDRO

Bra.

FESSENIO

Cul.

CALANDRO

Cul.

FESSENIO

Lac.

CALANDRO

Lac.

FESSENIO

Bu.

CALANDRO

Bu.

FESSENIO

Fo.

CALANDRO

Fo.

FESSENIO

La.

CALANDRO

La.

FESSENIO

Cio.

CALANDRO

Cio.

FESSENIO

Or.

CALANDRO

Or.

FESSENIO

Tella.

CALANDRO

Tella.

FESSENIO

Do.

CALANDRO

Oh! oh! oh! holà! holà! holà!

FESSENIO

Tu gâterais le monde entier. Oh! maudits soient ton peu de mémoire et ton peu de patience! Mais, potta du ciel! ne t'ai-je pas dit tout à l'heure que tu ne devais pas crier? Tu as fait manquer l'enchantement.

CALANDRO

Et toi tu m'as luxé le bras.

FESSENIO

On ne pourra plus te désarticuler, sais-tu?

CALANDRO

Comment ferons-nous donc?

FESSENIO

Je finirai par prendre un coffre si grand, que tu y tiendras en entier.

CALANDRO

Oh! à la bonne heure, oui; va, et trouves-en

un de telle sorte que je n'aie pas à être désarticulé, pour l'amour de Dieu, car ce bras me fait bien mal.

FESSENIO

Je vais m'en occuper à l'instant.

CALANDRO

J'irai au Marché et reviendrai tout de suite.

FESSENIO

Tu parles bien ; adieu. — Il sera bon maintenant que je voie Lidio et que nous arrangions ensemble cette affaire, qui nous donnera de quoi rire toute cette année. Je m'en vais, sans dire un mot à Samia, que je vois sur le pas de sa porte marmotter entre ses dents.

SCÈNE VII

SAMIA, FULVIA

SAMIA (*seule*)

Comme va le monde ! Il n'y a pas encore un mois que Lidio, ardemment épris de ma patronne, voulait à toute heure être avec elle, et

maintenant qu'il l'a voit bien amoureuse de lui, il l'estime tout autant que de la boue. Si on n'y apporte remède, pour sûr Fulvia fera quelque sottise si bien conditionnée que toute la ville en sera mise au fait. Je ne sais comment les frères de Calandro n'ont jusqu'ici rien découvert de la chose, car elle n'a en tête que Lidio, ne pense qu'à Lidio, ne parle que de Lidio. Il est bien vrai que qui a l'amour au cœur a l'éperon au flanc, et veuille le ciel qu'il ne lui arrive que du bien !

FULVIA

Samia !

SAMIA

Écoutez-la : elle m'appelle de là-haut ; elle aura, de la fenêtre, aperçu Lidio, que je vois là-bas parler à je ne sais qui. Ou peut-être veut-elle m'envoyer encore chez Rufo.

FULVIA

Sa-a-amia ! !

SAMIA

Je-e vi-iens.

SCÈNE VIII

LIDIO (*femme*), FANNIO

LIDIO (*femme*)

Voilà ce que t'a dit Tiresia ?

FANNIO

Oui.

LIDIO (*femme*)

Et de mon mariage, on en parle dans la maison comme de chose conclue?

FANNIO

Absolument.

LIDIO (*femme*)

Et Virginia en est joyeuse?

FANNIO

Elle ne tient pas dans sa peau.

LIDIO (*femme*)

On fait les préparatifs de la noce?

FANNIO

Toute la maison est à l'œuvre.

LIDIO (*femme*)

Et tous croient que je suis contente?

FANNIO

Ils le tiennent pour assuré.

LIDIO (*femme*)

O malheureuse Santilla! Ce qui fait plaisir à tous, à moi seule cause de la peine; la tendresse de Perillo et de sa femme pour moi me sont autant de coups de poignard, puisque je ne puis satisfaire à leur désir, ni consentir à ce qui serait mon bonheur. Hélas! je voudrais que Dieu m'eût donné au lieu de la lumière du jour les ténèbres, au lieu de la vie la mort, au lieu de berceau la tombe, quand je sortis du sein de ma mère, car du jour où je naquis mourut ma félicité. O éternellement heureux es-tu, mon frère chéri, si, comme je le crois, tu es mort dans notre patrie! Que vais-je faire maintenant, infortunée Santilla? je puis désormais m'appeler ainsi, et non Lidio, puisque je suis femme et qu'il me faut être un mari. Si je l'épouse, elle s'apercevra bien vite que je suis une femme, et non un homme, et le père, la mère et la fille,

livrés par moi à la risée publique, pourront me faire assommer. Refuser le mariage, je ne le puis et d'ailleurs si je refusais, ils m'enverraient furieux, à la maison maudite ; si je leur découvre que je suis une femme, c'est moi-même qui cause ma ruine. Je ne peux davantage prolonger ainsi la fraude. Malheureuse ! d'un côté il y a un précipice, de l'autre des loups.

FANNIO

Ne te désespère pas, peut-être le ciel ne t'abandonnera-t-il point. Il me semble qu'il faut suivre ton idée, et ne pas te laisser aujourd'hui rencontrer par Perillo. La démarche de la femme en question vient à propos, et j'ai tout prêts les habits de femme pour te vêtir. Qui échappe à un danger en évite mille.

LIDIO (*femme*)

Nous ferons comme cela ; mais où est ce Rufo ?

FANNIO

Nous sommes convenus que le premier arrivé attendrait l'autre.

LIDIO (*femme*)

Mieux vaut que Rufo nous attende. En allons-nous, de peur que cet homme qui vient ne

nous voie, si par hasard c'était quelqu'un qui nous cherchât de la part de Perillo, quoiqu'il ne me semble pas de la maison.

SCÈNE IX

FESSENIO, CALANDRO

FESSENIO

La chose ne pouvait pas être mieux arrangée : Lidio s'habille en femme, attend Calandro dans sa chambre du rez-de-chaussée, et la bonne fille se montrera des plus avenantes ; mais quand il s'agira d'en venir au fait, les fenêtres closes, on glissera près du bonhomme une petite gueuse, attendu que le lourdeau est de si grossière pâte, qu'il ne distinguerait pas un âne d'un rossignol. Voyez-le qui vient tout en liesse. Le ciel te comble de joie, patron !

CALANDRO

Et toi aussi, mon Fessenio. Le coffre est-il prêt ?

FESSENIO

Tout prêt, et tu tiendras dedans sans seule-

ment te déboucler un cheveu, pourvu que tu saches t'y bien accommoder.

CALANDRO

Le mieux du monde. Mais dis-moi une chose que je ne sais pas.

FESSENIO

Quoi ?

CALANDRO

Aurai-je, dans le coffre, à rester endormi ou éveillé ?

FESSENIO

Oh ! voilà qui est trop salé ! comment cela, éveillé ou endormi ? Ne sais-tu pas qu'à cheval on se tient éveillé, que par les rues on marche, qu'à table on mange, que sur les bancs on s'assoit, qu'au lit on dort, et que dans les coffres on meurt ?

CALANDRO

Comment, on meurt ?

FESSENIO

Oui, on meurt ; et pourquoi non ?

CALANDRO

Cagne ! mauvaise affaire.

FESSENIO

Es-tu jamais mort ?

CALANDRO

Non, pas que je sache.

FESSENIO

Comment sais-tu donc que c'est une mauvaise affaire, si jamais tu n'es mort?

CALANDRO

Et toi, es-tu jamais mort ?

FESSENIO

Oh! oh! oh! oh! des milliers de milliasses de fois, qui toute la nuit font entendre leur voix.

CALANDRO

Cela fait-il bien mal ?

FESSENIO

Comme de dormir.

CALANDRO

Et il faudra que je meure ?

FESSENIO

Oui, en entrant dans le coffre.

CALANDRO

Qui me fera mourir ?

FESSENIO

Tu mourras de toi-même.

CALANDRO

Comment s'y prend-on pour mourir ?

FESSENIO

Mourir est une bagatelle. Puisque tu ne sais comment faire, je veux bien t'enseigner le moyen.

CALANDRO

Oh ! oui ; allons, parle.

FESSENIO

On ferme les yeux, on tient les mains jointes, on croise les bras, on reste raide, raide, coi, coi ; on ne voit, on n'entend rien de ce que font ou disent les autres.

CALANDRO

Je comprends, mais la difficulté, c'est comment faire après, pour revivre ?

FESSENIO

C'est bien un des plus profonds secrets qu'il

y ait au monde, et quasiment personne ne le connaît ; sois sûr qu'à nul autre jamais je ne le dirais, mais à toi, je suis heureux de te l'apprendre. Mais promets-moi sur ta parole, mon Calandro, qu'à personne au monde tu ne le découvriras jamais.

CALANDRO

Je te jure ne le dire à qui que ce soit ; si tu le veux, je ne le dirai même pas à moi-même.

FESSENIO

Oh ! oh ! à toi-même, je veux bien que tu le dises, mais seulement à une oreille, pas à l'autre.

CALANDRO

Allons, parle.

FESSENIO

Tu sais, Calandro, qu'il n'y a pas d'autre différence d'un vivant à un mort, qu'à savoir que le mort ne bouge pas, et le vivant si. Par conséquent, tu n'auras qu'à faire ce que je vais te dire, et tu ressusciteras toujours.

CALANDRO

Dis-le.

FESSENIO

Le visage tourné vers le ciel, on crache en l'air, puis de tout le corps on donne une secousse, on ouvre les yeux, on parle, on agite ses membres : alors la Mort s'en retourne à Dieu et l'homme revient à la vie, car, sois-en sûr, mon Calandro, l'homme qui fait cela jamais jamais n'est mort. Maintenant tu peux bien dire que tu possèdes le plus beau secret qu'il y ait dans tout l'univers, et dans la Maremme.

CALANDRO

Certes, je l'apprécie, et maintenant je saurai mourir et ressusciter à volonté.

FESSENIO

Ma foi oui, mon gros bœuf de patron.

CALANDRO

Et je ferai tout très bien.

FESSENIO

Je le crois.

CALANDRO

Veux-tu, pour voir si je saurai bien m'en acquitter, que j'essaye un peu ?

FESSENIO

Ah! ah! ce ne serait pas mauvais, mais tâche de bien t'y prendre.

CALANDRO

Tu vas voir; attention, m'y voici.

FESSENIO

Tors la bouche; plus que cela; tors-la bien; de l'autre côté; plus bas. Oh! oh! tu meurs comme tu veux. Oh! très bien; c'est chose à ne faire qu'avec des gens d'esprit. Qui jamais aurait appris si bien à mourir que ce vaillant homme, lequel meurt extérieurement de si parfaite façon? S'il meurt tout aussi bien intérieurement, j'aurai beau faire, il ne s'apercevra de rien. Je vais le savoir à cela. Zas! bien; zas! très bien; zas! de mieux en mieux. Calandro? eh! Calandro? Calandro?

CALANDRO

Je suis mort! je suis mort!

FESSENIO

Redeviens vivant, redeviens vivant. Haut! haut! sur ma foi, tu meurs admirablement. Crache en l'air.

CALANDRO

Oh ! oh ! peuh ! oh ! oh ! peuh ! peuh ! Certes, tu as mal fait de me rendre à la vie.

FESSENIO

Pourquoi ?

CALANDRO

Je commençais à voir l'autre monde, là-bas.

FESSENIO

Tu le verras bien à ton aise dans le coffre.

CALANDRO

Il me dure mille années d'y être.

FESSENIO

Allons, puisque tu sais si bien mourir et ressusciter, il n'y a plus de temps à perdre.

CALANDRO

Allons, dépêchons-nous.

FESSENIO

No-o-on ; il faut tout faire posément, pour que Fulvia ne se doute de rien. Avec elle, tu feindras d'aller à la campagne, et tu te rendras au logis de Menicuccio, où tu me trouveras ainsi que tout ce dont nous avons besoin.

CALANDRO

Tu parles bien; j'y vais à l'instant, la bête est prête.

FESSENIO

Montre; l'as-tu bien en point?

CALANDRO

Ah! ah! je parle du mulet qui est à la porte, tout sellé.

FESSENIO

Ah! ah! ah! j'entendais ton histoire.

CALANDRO

Il me tarde mille années d'être à cheval, mais sur cet ange du Paradis.

FESSENIO

Un ange? Vas-y donc. — Si je ne me trompe, la bêtise va aujourd'hui s'accoupler à la saloperie. Je veux aller devant et dire à la charmante qu'elle se tienne prête et m'attende. Oh! oh! oh! voilà Calandro déjà en selle; miraculeuse vigueur de ce mulet, capable de porter un si gros éléphant!

SCÈNE X

CALANDRO, FULVIA

CALANDRO

Fulvia ? hé ! Fulvia ?

FULVIA (*de l'intérieur de la maison*)

Que veux-tu, messer ?

CALANDRO

Mets-toi à la fenêtre.

FULVIA (*à la fenêtre*)

Qu'y a-t-il ?

CALANDRO

Veux-tu que je te dise ? je vais à la ferme, tâcher que notre Flaminio ne se fatigue pas trop à la chasse.

FULVIA

Tu fais bien ; quand reviendras-tu ?

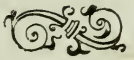
CALANDRO

Peut-être ce soir ; reste avec Dieu.

FULVIA

Vas en paix. — Avec le mal an. Voyez le gentil mari que m'ont donné mes frères ! il me fait tomber en pâmoison rien que de le voir.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE III

SCÈNE I

FESSENIO (*seul*)

Voici, spectateurs, les amoureuses dépouilles ; qui cherche à acquérir de la gentillesse, de la finesse, de la subtilité, n'a qu'à acheter ces habits et à se les mettre un peu sur le dos : ce sont ceux du galant Calandro, de ce rusé qui, épris d'un jeune garçon, croit que c'est une jeune fille ; de cet homme qui en lui a de la divinité suffisamment pour mourir et ressusciter à sa guise. Qui veut les acheter n'a qu'à montrer son argent ; je puis les vendre comme ceux d'un homme déjà passé de cette vie dans l'autre. Il s'est blotti dans le coffre aussitôt qu'on l'a

apporté, ah! ah! et, galamment habillé en femme, Lidio attend avec allégresse ce gentil amant qui, pour de bon, est plus fier que Bramante. J'ai couru devant afin de rencontrer la petite souillon que j'ai embauchée pour la circonstance; la voici qui vient, et voilà aussi venir, avec le coffre, le facchino, qui pense porter quelque précieuse marchandise, sans se douter que c'est la plus vile qu'il y ait en ce pays. Personne ne veut des habits? non? Adieu donc, spectateurs; je m'en vais accoupler l'impotent avec la truie; restez en paix.

SCÈNE II

UNE COURTISANE, FESSENIO,
UN FACCHINO,
SBIRES DE LA DOUANE, CALANDRO

LA COURTISANE

Me voici, Fessenio, allons!

FESSENIO

Laisse aller devant ce coffre. Pas par ici, facchino; non, va tout droit.

LA COURTISANE

Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

FESSENIO

Il y a, ma chère âme, de bonnes nippes pour toi.

LA COURTISANE

Quelles nippes ?

FESSENIO

De la soie, du drap.

LA COURTISANE

A qui est-ce ?

FESSENIO

A celui que tu dois faire godailler, jolie frimousse.

LA COURTISANE

Oh ! et il me donnera quelque chose ?

FESSENIO

Oui, si tu fais bien ce que je t'ai dit.

LA COURTISANE

Laisse-moi gouverner tout.

FESSENIO

Tâche surtout de ne pas oublier, note bien,

que tu t'appelles Santilla, et souviens-toi de ce que je t'ai dit.

LA COURTISANE

Je n'y faillirai pas d'un poil.

FESSENIO

Autrement, tu n'en aurais pas un liard.

LA COURTISANE

Je m'acquitterai de tout très bien. Mais, oh ! oh ! oh ! qu'est-ce que ces sbires veulent au facchino ?

FESSENIO

Holà ! ne bouge pas, silence, écoute.

LES SBIRES

Allons, dis ; qu'est-ce qu'il y a là dedans ?

LE FACCHINO

Bon ! que chais-je, moi ?

LES SBIRES

As-tu été à la douane ?

LE FACCHINO

Pas quant à moi.

LES SBIRES

Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? allons, dis.

LE FACCHINO

Je ne l'ai ni vu ni connu, moi.

LES SBIRES

Dis-le, fainéant.

LE FACCHINO

Il m'a été dit que ch'était des choies, des draps.

LES SBIRES

Des soies?

LE FACCHINO

Dam, oui.

LES SBIRES

Est-il cloué?

LE FACCHINO

Je crois que non.

LES SBIRES

Elles sont perdues. Pose par terre.

LE FACCHINO

Hé! non, misser.

LES SBIRES

Pose, fainéant. Veux-tu que je te cogne, hein ?

FESSENIO

Holà ! holà ! cela va mal. Notre affaire est en déroute, tout est perdu, tout est découvert, nous sommes ruinés.

LA COURTISANE

Qu'y a-t-il ?

FESSENIO

Notre projet est à vau-l'eau.

LA COURTISANE

Parle, Fessenio, qu'est-ce ?

FESSENIO

Aide-moi, Sofilla.

LA COURTISANE

Que veux-tu ?

FESSENIO

Pleure, lamente-toi, hurle, arrache-toi les cheveux ; va.

LA COURTISANE

Pourquoi ?

FESSENIO

Tu le sauras tout à l'heure.

LA COURTISANE

Voilà. Oh ! oh ! oh ! hi ! hi !

LES SBIRES

Oh ! oh ! oh ! c'est un mort !

FESSENIO

Que faites vous là ? que cherchez-vous ?

LES SBIRES

Le facchino nous dit que ce sont des marchandises de gabelle, et nous trouvons que c'est un mort !

FESSENIO

C'est un mort, oui.

LES SBIRES

Qui est-ce ?

FESSENIO

Le mari de cette pauvrette ; vous ne voyez pas comme elle se désespère ?

LES SBIRES

Pourquoi le faisiez-vous ainsi porter dans un coffre ?

FESSENIO

A vous dire vrai, c'était pour tromper le monde.

LES SBIRES

Oh ! pourquoi cela ?

FESSENIO

Nous serions chassés de partout.

LES SBIRES

La cause ?

FESSENIO

Il est mort de la peste.

LES SBIRES

De la peste ? holà ! je l'ai touché.

FESSENIO

Tant pis pour toi.

LES SBIRES

Et où le portez-vous ?

FESSENIO

L'enterrer dans cette fosse, puis, le coffre et lui, nous les jetterons dans la rivière.

CALANDRO

Hou ! hou ! hou ! me noyer, hein ? Je ne suis pas mort, non, ribauds !

FESSENIO

Oh ! tout le monde s'enfuit, d'épouvante. Hé ! Sofilla ? facchino ? Hé ! Sofilla ? facchino ? Va, cours, essaye de les rattraper, toi ; le diable ne les ferait pas revenir par ici. C'est bien ; empêtre-toi avec des fous, va.

SCÈNE III

CALANDRO, FESSENIO

CALANDRO

Ah ! scélérat de Fessenio, tu voulais me noyer, hein ?

FESSENIO

Holà ! hé ! patron, pourquoi me battre ?

CALANDRO

Tu demandes pourquoi, brigand, hein ?

FESSENIO

Oui, pourquoi ?

CALANDRO

Parce que tu le mérites, pendard, ribaud.

FESSENIO

Malheureux celui qui du bien qu'il fait a triste récompense. Tu m'outrages parce que je t'ai sauvé ?

CALANDRO

Comment, sauvé ?

FESSENIO

Comment, hein ? Je disais cela pour qu'on ne te portât pas à la douane.

CALANDRO

Et qu'en serait-il, si l'on m'y avait porté ?

FESSENIO

Qu'en serait-il, hein ? tu mériterais que je t'y eusse laissé porter, tu l'aurais vu.

CALANDRO

Que diable en serait-il arrivé ?

FESSENIO

On dirait que tu viens de naître aujourd'hui : tu étais pris en fraude et saisi ; alors on t'aurait

vendu, comme toutes les marchandises saisies en fraude.

CALANDRO

Mais, mais, tu as donc très bien fait alors; pardonne-moi, Fessenio.

FESSENIO

Une autre fois attends la fin, avant de te mettre en colère. — Malheur à moi si je ne te le fais pas payer cher!

CALANDRO

Ainsi ferai-je. Mais, dis-moi, qui était cette femme, si affreuse, qui s'est enfuie?

FESSENIO

Qui c'était, hein? tu ne l'a pas reconnue?

CALANDRO

Non.

FESSENIO

C'est la Mort, qui était avec toi dans le coffre.

CALANDRO

Avec moi?

FESSENIO

Avec toi, oui.

CALANDRO

Oh ! oh ! je ne l'avais point vue du tout avec moi là-dedans.

FESSENIO

Oh ! la bonne affaire ! tu ne vois pas non plus le sommeil quand tu dors, ni la soif quand tu bois, ni la faim quand tu manges, et même, si tu veux bien me dire la vérité, maintenant que tu vis tu ne vois pas non plus la vie ; pourtant elle est avec toi.

CALANDRO

Certes, non, je ne la vois pas.

FESSENIO

De même on ne voit pas la Mort, quand on meurt.

CALANDRO

Mais pourquoi le facchino s'est-il sauvé ?

FESSENIO

Par peur de la Mort, de sorte que je crains que tu ne puisses aller voir Santilla.

CALANDRO

Je suis mort, si je ne l'ai pas aujourd'hui.

FESSENIO

Je ne sais comment m'y prendre si de ton côté tu ne veux pas endurer un peu de peine.

CALANDRO

Mon Fessenio, pour me trouver avec elle je ferais tout, jusqu'à me mettre pieds nus au lit.

FESSENIO

Ah ! ah ! pieds nus au lit, hein ? Cela est de trop, à Dieu ne plaise.

CALANDRO

Parle, toi.

FESSENIO

Définitivement, il te faut devenir facchino ; tu es si changé de costume, et aussi de visage, pour être resté mort un bout de temps, que personne ne te reconnaîtrait. Je me présenterai comme étant le menuisier qui a fabriqué le coffre ; Santilla comprendra tout de suite ce qui en est, car elle est plus sage qu'une Sibylle, et à nous deux nous ferons ce qu'il faudra.

CALANDRO

Oh ! tu as une bonne idée : pour l'amour d'elle je porterais le crochet.

FESSENIO

Oh! oh! quel grand courage il a! — Allons, empoigne, haut! Diable! tu fléchis, tiens ferme; cela va-t-il?

CALANDRO

On ne peut mieux.

FESSENIO

En marche donc, va devant et arrête-toi à la porte; je m'en viens tout derrière toi. — Que cette grosse bête est bien à sa place sous le fardeau! le sot animal! Pendant que j'amènerai par l'huis de derrière la gueuse en question, il faudra que Lidio se laisse appliquer par lui des baisers, mais s'ils lui sont fastidieux, ceux de Fulvia ne lui en paraîtront que plus doux. Voici Samia; elle n'a pas vu Calandro, je vais lui dire deux mots; la bête de somme n'en peinera que plus longtemps.

SCÈNE IV

FESSENIO, SAMIA

FESSENIO

D'où viens-tu?

SAMIA

De chez ce nécromant, dans la rue d'à côté, où elle m'a envoyée tout à l'heure.

FESSENIO

Qu'a-t-il dit ?

SAMIA

Que tout de suite il va la venir voir.

FESSENIO

Ah ! ah ! ah ! ce sont des bêtises. Je m'en vais trouver Lidio pour faire la commission dont madonna m'a chargé tantôt.

SAMIA

Est-il chez lui ?

FESSENIO

Oui.

SAMIA

Qu'en augures-tu ?

FESSENIO

Rien de bon, à te le dire ; pourtant, je n'en sais rien.

SAMIA

Suffit, nous voilà fraîches.

FESSENIO

Adieu.

SCÈNE V

SAMIA, FULVIA

SAMIA

Je puis le dire, cela va bien ! ni de Lidio ni de l'Esprit je ne rapporte une nouvelle qui soit bonne ; cette fois est celle où Fulvia va se désespérer. Voyez-la qui se montre sur sa porte.

FULVIA

Tu es restée si longtemps à revenir ?

SAMIA

Je n'ai rencontré Rufo qu'à l'instant.

FULVIA

Que dit-il ?

SAMIA

Rien, ce me semble.

FULVIA

Mais encore ?

SAMIA

Que l'Esprit lui a répondu... Oh ! comment a-t-il dit? Je ne m'en souviens plus.

FULVIA

Le mal an pour toi, cervelle d'oison !

SAMIA

Oh ! oh ! oh ! je me rappelle. Il a dit que l'Esprit lui répondait de façon anguibuē.

FULVIA

Ambiguē, tu veux dire.

SAMIA

Oui, c'est cela.

FULVIA

Il n'a rien dit de plus ?

SAMIA

Si, qu'il l'évoquerait de nouveau.

FULVIA

Et encore ?

SAMIA

Que désirant t'être agréable, il viendra te parler tout de suite.

FULVIA

Malheureuse que je suis ! cela ne me servira de rien. Et Lidio ?

SAMIA

Il fait autant compte de toi que d'une vieille paire de bottes.

FULVIA

L'as-tu trouvé ?

SAMIA

Et je lui ai parlé.

FULVIA

Dis-moi, dis-moi, qu'y a-t-il ?

SAMIA

Tu vas le prendre en mauvaise part.

FULVIA

Hélas ! qu'y a-t-il ? parle vite.

SAMIA

Enfin, il semble ne t'avoir jamais connue.

FULVIA

Que me dis-tu là ?

SAMIA

Ce qui est.

FULVIA

A quoi as-tu vu cela?

SAMIA

Il m'a répondu de telle sorte, que j'en ai eu peur.

FULVIA

Peut-être feignait-il, pour se moquer de toi.

SAMIA

Il ne m'aurait pas injuriée.

FULVIA

Tu n'as pas su parler, peut-être.

SAMIA

J'ai parlé mieux que tu ne me l'avais dit.

FULVIA

Peut-être était-il avec quelqu'un.

SAMIA

Je l'ai pris à part.

FULVIA

Peut-être lui as-tu parlé trop haut.

SAMIA

Quasiment à l'oreille.

FULVIA

Enfin, que t'a-t-il dit ?

SAMIA

Il m'a chassée.

FULVIA

Il ne m'aime donc plus ?

SAMIA

Il ne t'aime ni ne t'estime.

FULVIA

Tu crois cela ?

SAMIA

J'en suis sûre.

FULVIA

Malheur à moi, qu'entends-je ?

SAMIA

Ce que tu entends.

FULVIA

Et il ne t'a rien demandé sur moi ?

SAMIA

Bien mieux, il a dit ne pas savoir qui tu étais.

FULVIA

Il m'a donc tout à fait oubliée ?

SAMIA

S'il ne te déteste pas, tu dois être encore contente.

FULVIA

O cieux adverses ! je vois clairement qu'il est sans pitié et que je suis bien malheureuse. Hélas ! combien est misérable la condition de la femme ! combien est mal payé l'amour de beaucoup de nous autres pour leurs amants ! Hélas ! infortunée, j'ai trop aimé et j'ai tant donné à autrui que je ne m'appartiens plus à moi-même. Ah ! cieux, que ne faites-vous que Lidio m'aime comme je l'aime, ou que je puisse le fuir comme il me fuit ? Ah ! cruelle, qu'est-ce que je demande ? que je cesse d'aimer et que je fuie Lidio ? Ah ! pour sûr, c'est ce que je ne puis ni faire ni vouloir ; au contraire, je songe à le retrouver, et pourquoi ne m'est-il pas permis de m'habiller une seule fois en homme, pour le rejoindre, comme souvent il est venu chez moi habillé en femme ? Ce serait chose raisonnable, et il mérite bien que je fasse cela, ou plus encore, pour lui. Que ne puis-je le faire ? pourquoi n'y vais-je pas ? Pourquoi perdre ma jeunesse ? Il n'est point de douleur pareille à celle d'une femme qui se trouve avoir consumé en vain sa jeunesse ; elle est fraîche, celle

qui croit la réparer, arrivée à la vieillesse ! Quand rencontrerai-je un amant fait de la sorte? quand aurai-je l'occasion d'aller le voir comme aujourd'hui, qu'il est à la maison et que mon mari est aux champs? Qui m'empêche? Qui me retient? Certes oui, j'irai. J'ai bien vu que Rufo n'était pas absolument sûr de disposer l'Esprit en ma faveur; les autres ne font jamais de si bonne besogne que ceux que l'affaire intéresse; il ne savent pas choisir l'occasion favorable, ils n'y mettent pas la passion de celui qui aime. Si je vais à lui, il verra mes larmes, il entendra mes gémissements, il écoutera mes prières; je me jetterai à ses pieds, je feindrai de mourir, je lui entourerai le cou de mes bras; comment pourrait-il être assez cruel pour n'avoir pas pitié de moi? Les paroles amoureuses, entendues par les oreilles du cœur, ont plus de force qu'on ne peut le croire, et à qui aime tout est possible. C'est ce que j'espère, c'est ce que je veux. Je vais m'habiller en homme; toi, Samia, reste sur le pas de la porte et ne laisse s'y arrêter personne, de peur qu'on ne me voie quand je sortirai; je reviens tout de suite.

SCÈNE VI

SAMIA, puis FULVIA

SAMIA

O pauvres malheureuses femmes ! à combien de fléaux sommes-nous en butte, quand nous sommes en butte à l'amour ! Voyez Fulvia, jusqu'à présent si prudente : maintenant qu'elle est éprise de cet homme, il n'est rien qu'elle ne fasse. Ne pouvant avoir son Lidio, la voici qui s'habille en homme, sans penser aux calamités qui peuvent en survenir si cela se découvre. N'est-elle peut-être pas bien payée de retour, elle qui lui a livré sa fortune, son honneur et son corps ? il l'estime autant que de la boue. Nous sommes toutes des malheureuses. La voici qui revient, en habit d'homme ; croyez-vous qu'elle ait vite fait ?

FULVIA

Tu m'entends ? je m'en vais chez Lidio ; toi, reste ici et tiens la porte fermée pendant que je serai là-bas, jusqu'à ce que je revienne.

SAMIA

Ainsi ferai-je. Voyez comme elle court !

SCÈNE VII

FULVIA (*seule*)

Pour sûr il n'est rien que l'amour ne vous contraigne de faire. Moi qui, sans être accompagnée, à grand'peine sortirais de ma chambre, poussée par l'amour je sors toute seule de la maison, habillée en homme. Mais si c'était une humble servitude, maintenant j'use d'une noble liberté. Quoique son logis soit bien loin, j'y vais, je sais où c'est ; là, je me saurai faire entendre, je le puis, car il n'y a que sa vieille servante et peut-être aussi Fessenio, qui sait tout. Personne ne me reconnaîtra et mon escapade restera ignorée de tous ; quand même elle se saurait, mieux vaut faire et se repentir, que ne rien faire et se repentir tout de même.

SCÈNE VIII

SAMIA (*seule*)

Elle va se donner du bon temps, et moi qui la blâmais, maintenant je l'excuse et je l'approuve, parce que qui ne jouit de l'amour ne sait pas ce qu'il y a de douceur en ce monde et est une fichue bête. Pour moi, je sais bien que je n'ai pas d'autre bonheur que d'être avec mon amoureux, Lusco, l'intendant. Nous sommes seuls à la maison, et le voici dans la cour ; mieux vaut que, porte close, nous prenions du bon temps ensemble. Ma maîtresse m'avise elle-même et me fournit l'occasion ; bien fou qui ne sait prendre son plaisir, quand il peut se le procurer, étant donné que les ennuis et les tourments, quand on ne les désire pas du tout, sont toujours prêts à venir. Lu-u-usco ?...

SCÈNE IX

FESSENIO (*seul*)

Ne ferme pas. Oh ! Tu n'as pas entendu ?

Mais peu importe ; je me ferai bien ouvrir. Maintenant que Calandro est aux prises avec la jolie petite souillon que je lui ai donnée, je veux raconter la chose à Fulvia, qui en crèvera de rire ; et vraiment, c'est si drôle qu'on en ferait rire un mort. Quels beaux mystères ils doivent célébrer ! J'entre chez Fulvia.

SCÈNE X

FESSENIO (*à la porte*), SAMIA (*de l'intérieur*)

FESSENIO

Tic, toc, tic, toc. Êtes-vous sourds ? Oh ! oh ! tic, toc ; ouvrez donc. Oh ! oh ! tic, toc ; n'entendez-vous pas ?

SAMIA

Qui frappe ?

FESSENIO

Ton Fessenio ; ouvre, Samia.

SAMIA

Tout à l'heure.

FESSENIO

Pourquoi n'ouvres-tu pas ?

SAMIA

Je me lève mettre la clef dans la serrure.

FESSENIO

Vite, s'il te plaît.

SAMIA

Je ne trouve pas le trou.

FESSENIO

Allons, sors donc.

SAMIA

Holà ! holà ! je ne puis pas encore.

FESSENIO

Pourquoi ?

SAMIA

Le trou est bouché.

FESSENIO

Souffle dans la clef.

SAMIA

Je fais mieux.

FESSENIO

Quoi donc ?

SAMIA

Je secoue tant que je peux.

FESSENIO

Que tardes-tu ?

SAMIA

Oh ! oh ! oh ! Béni soit le manche de la bêche, Fessenio ! J'ai fait ce qu'il fallait et bien graissé la clef, pour qu'elle ouvre mieux.

FESSENIO

Ouvre, alors.

SAMIA

C'est fait ; n'entends-tu pas que j'ôte la clef ? entre, maintenant.

FESSENIO

Que signifient tant de tours de clef ?

SAMIA

Fulvia a voulu qu'aujourd'hui je tinsse la porte close.

FESSENIO

Pourquoi ?

SAMIA

On peut tout te dire. Habillée en homme, elle s'en est allée trouver Lidio.

FESSENIO

Oh ! Samia, que me dis-tu ?

SAMIA

Tu l'as entendu. Je dois rester ici, l'huis fermé, et ouvrir quand elle reviendra. Va-t-en avec Dieu.

SCÈNE XI

FESSENIO (*seul*)

Je vois maintenant combien c'est vrai qu'il n'est chose si grave et si périlleuse que n'ose faire qui aime avec ferveur, comme aime Fulvia ; elle est allée chez Lidio, et ne sait pas que déjà s'y trouve son mari, lequel, si peu rusé qu'il soit, ne pourra cependant s'empêcher de la soupçonner en la voyant seule et sous tels habits en cet endroit ; et peut-être s'en courroucera-t-il au point d'en avertir ses parents. Je veux m'y rendre à l'instant pour voir si de quelque façon je puis réparer la chose. Mais, oh ! oh ! oh ! qu'est-ce que c'est ? Fulvia qui ramène Calandro captif ! que diable est-ce ? Je vais me mettre de côté pour entendre et voir où aboutira l'affaire.

SCÈNE XII

FULVIA, CALANDRO

FULVIA

Oh ! le mari gaillard ! voilà la ferme où tu disais aller ? c'est comme cela, hein ? tu as si peu à faire chez toi que tu t'en vas cheminer ailleurs ? Malheureuse, moi qui lui porte tant d'amour, et qui lui garde si grande fidélité ! Je vois maintenant pourquoi ces nuits dernières tu ne t'approchais pas seulement de moi ; ayant à décharger tes ballots ailleurs, tu voulais arriver tout frais cavalier à la bataille. Sur ma foi, je ne sais qui me retient que je ne t'arrache les yeux. Tu ne pensais pas sans doute me faire, sans que je le susse, un pareil affront ? Non, sur ma foi, les autres en savent autant que toi, et à l'instant, sous ces habits, ne me fiant à personne qu'à moi, je suis allée en personne te trouver, et je te ramène comme tu le mérites, misérable chien, pour te faire honte et qu'un chacun ait pitié de moi, qui supporte de toi tant d'outrages, ingrat ! Crois-tu donc, gredin, que si j'étais une mauvaise femme, comme tu es un méchant

homme, les moyens me manqueraient de prendre du bon temps avec un autre, comme tu en prends avec une femme ? Ne le pense pas ; je ne suis ni si vieille ni si laide qu'on me rebute, et si je n'avais plus de respect pour moi-même que pour ta saloperie, sois tranquille, je me serais bien vengée sur la gueuse que j'ai trouvée avec toi. Mais va, que je n'aie plus jamais de bonheur au monde, si je ne te le fais payer et si je ne me venge d'elle.

CALANDRO

As-tu fini ?

FULVIA

Oui.

CALANDRO

Le mal an pour toi ! C'est à moi de me mettre en colère, et non à toi, vilaine ; tu m'as arraché du paradis terrestre et ôté tout mon bonheur, fastidieuse. Tu ne vaux pas ses vieilles savates, elle qui me fait plus de caresses et me baise mieux que tu ne le sais faire. Elle me plaît plus que la soupe au vin doux, et elle reluit plus que l'étoile de Diane ; elle a plus de splendeur que la Quintadécime, et elle est plus avisée que la fée Morgane. Tu ne l'aurais donc pas avalée toute crue, non, misérable femme que tu es, et si jamais tu lui fais du mal, gare à toi !

FULVIA

Or çà, pas un mot de plus ; au logis, au logis. Ouvre, holà ! ouvre.

SCÈNE XIII

FESSENIO (*seul*)

O Fessenio, qu'est-ce que tu as vu ? Amour, quelle puissance est la tienne ! quel poète, quel docteur, quel philosophe pourrait jamais enseigner tant de ressources et tant de ruses que toi à qui suit tes enseignes ? Toute la sagesse, toute la science des autres n'est rien, comparée à la tienne. Quelle autre femme, n'était l'amour, aurait pu être assez avisée pour sortir, comme celle-ci, d'un si grand péril ? Jamais on n'a vu malice pareille. Mais elle est restée sur le pas de la porte ; je vais la rejoindre et lui donner quelque espoir de voir son Lidio, car dès à-présent il faut avoir compassion de la pauvrette.

SCÈNE XIV

FULVIA, FESSENIO, puis SAMIA

FULVIA

Vois, mon Fessenio, si j'ai du guignon : au lieu de Lidio, j'ai rencontré ma grosse bête de mari, dont pourtant je me suis sauvée.

FESSENIO

J'ai tout vu. Mais rentre un peu plus, que personne ne t'aperçoive sous ces habits.

FULVIA

Tu fais bien de me le rappeler. Le grand désir que j'avais de me trouver avec Lidio m'a si bien aveuglée que je n'en pensais pas plus long. Mais, dis-moi, mon cher Fessenio, as-tu vu Lidio ?

FESSENIO

Le sang se porte où l'on a reçu un coup. Je l'ai vu.

FULVIA

Vrai ?

FESSENIO

Oui.

FULVIA

Hé ! mon Fessenio, que dit-il ? Dis-le moi.

FESSENIO

Il ne partira pas tout de suite.

FULVIA

Oh ! Dieu ! quand pourrai-je lui parler ?

FESSENIO

Peut-être aujourd'hui même ; quand je t'ai vue avec Calandro, j'allais justement vers lui pour le disposer à venir chez toi.

FULVIA

Vas-y, mon Fessenio, et ce sera tant mieux pour toi ; c'est ma vie que je te confie.

FESSENIO

Je ferai tout pour qu'il vienne, et je vais le trouver. Reste en paix.

FULVIA

En paix, hein ? c'est en guerre et en pleurs que je vais rester ; toi, tu t'achemines vers ma paix, puisque tu vas chez Lidio.

FESSENIO

Adieu.

FULVIA

Mon Fessenio, reviens vite.

FESSENIO

Ainsi ferai-je.

(Il sort).

FULVIA

Ah ! malheureuse Fulvia ! si je reste longtemps ainsi, pour sûr je meurs. Infortunée, que dois-je faire ?

SAMIA

Peut-être l'Esprit le touchera-t-il.

FULVIA

Eh ! Samia, puisque le nécromant tarde tant à venir, retournes-y, trouve-le.

SAMIA

C'est ce qu'il me semble et je ne veux pas perdre de temps.

FULVIA

Recommande-lui notre affaire, et reviens vite.

SAMIA

Aussitôt que je l'aurai vu.

SCÈNE XV

SAMIA, RUFO

SAMIA

Oh ! oh ! oh ! quelle chance ! voici Rufo. Le ciel te rende heureux !

RUFO

Que cherches-tu, Samia ?

SAMIA

Elle se ronge de savoir ce que tu as fait pour elle.

RUFO

Je crois que je conduirai la chose à bon port.

SAMIA

Et quand ?

RUFO

J'irai tout dire à Fulvia.

SAMIA

Tu tardes trop à le faire.

RUFO

Samia, ce sont choses qui ne se font pas d'un

seul coup; il faut observer les étoiles, prononcer des mots magiques, recueillir des eaux, des herbes, des pierres et faire tant de momeries que force est bien de prendre son temps.

SAMIA

Si vous faites tout cela, tant mieux.

RUFO

J'en ai le ferme espoir.

SAMIA

Oh! oh! oh! connais-tu l'amoureux en question?

RUFO

Non, certes.

SAMIA

Le voici.

RUFO

Le connais-tu bien, toi?

SAMIA

Il n'y a pas deux heures que je lui parlais.

RUFO

Que te disait-il?

SAMIA

Il s'est montré plus rêche qu'un chardon.

RUFO

Va, parle-lui maintenant, pour voir si l'Esprit l'a quelque peu radouci.

SAMIA

Tu le veux ?

RUFO

Je t'en prie.

SAMIA

Je vais le trouver.

RUFO

Holà ! retourne ensuite près de Fulvia ; moi, j'irai à l'instant.

SAMIA

C'est cela.

RUFO (*à part*)

Pendant qu'elle va parler à Lidio, je me tiendrai caché.

SCÈNE XVI

FANNIO, LIDIO (*femme*), SAMIA

FANNIO

Oh ! Lidio, voici venir de notre côté la servante

de Fulvia ; sache qu'elle se nomme Samia et parle-lui avec douceur.

LIDIO (*femme*)

C'est à quoi je songeais.

SAMIA

Es-tu toujours faché ?

LIDIO (*femme*)

Non, Dieu ! non. Ma chère Samia, pardonne-moi, j'avais la tête à autre chose et j'étais quasiment hors de moi, de sorte que je ne sais pas ce que j'ai pu te dire. Mais, dis-moi, comment va ma Fulvia ?

SAMIA

Tu veux le savoir ?

LIDIO (*femme*)

Je ne cours pas après toi pour autre chose.

SAMIA

Interroge là-dessus ton propre cœur.

LIDIO (*femme*)

Je ne puis.

SAMIA

Pourquoi ?

LIDIO (*femme*)

Oh ! ne sais-tu pas que mon cœur est avec elle ?

SAMIA

Dieu puisse-t-il vous faire sains des rognons, vous autres amants, autant que jamais vous dites la vérité ! En voilà un qui tout à l'heure ne pouvait pas seulement se la rappeler, et maintenant il veut me faire croire qu'il n'a de bonheur qu'avec elle ! Comme si je ne savais pas que tu ne l'aimes point et que tu ne veux pas venir où elle est !

LIDIO (*femme*)

Au contraire ; je me mine l'existence, tant que je ne suis pas avec elle.

SAMIA

Par la croix de Dieu ! l'Esprit pourrait bien avoir travaillé pour de bon. Tu reviendras donc chez nous comme tu faisais ?

LIDIO (*femme*)

Que veut dire ce : comme je faisais ?

SAMIA

Je veux dire en habits de femme.

LIDIO (*femme*)

Eh ! oui, comme les autres fois.

SAMIA

Oh ! la bonne nouvelle à porter à Fulvia ! Je ne reste pas plus longtemps avec toi, et je vais m'en retourner par la rue de derrière pour que personne ne me voie, en te quittant, rentrer chez nous. Adieu.

LIDIO (*femme*)

Adieu.

SCÈNE XVII

LIDIO (*femme*), FANNIO, RUFO

LIDIO (*femme*)

Tu as entendu ?

FANNIO

Oui, et j'ai remarqué ce « comme tu faisais »; certainement tu as été prise pour un autre.

LIDIO (*femme*)

C'est probable.

FANNIO

Il sera bon d'en avertir Rufo, qui justement vient de notre côté.

RUFO

Eh bien, que comptes-tu faire ?

LIDIO (*femme*)

Te semble-t-il que ce soit chose à abandonner ?

RUFO

Eh ! eh ! eh ! voici l'ami qui se retrouve ! Tu as bien raison, Lidio, car pour sûr cette femme est un soleil.

LIDIO (*femme*)

Je la connais et sais maintenant où elle demeure.

FANNIO

Tu pourras en avoir du plaisir.

LIDIO (*femme*)

Et du profit.

FANNIO

Si j'ai bien noté tes paroles, Rufo, tu disais tantôt que, nul autre moyen ne lui ayant réussi, elle avait recouru à tes bons offices ; d'où je

conclus qu'elle avait déjà essayé plus d'une fois, et jamais nous n'en avons eu vent. Il faut donc croire qu'elle prend Lidio pour un autre, comme il est arrivé aujourd'hui à sa servante. Il est, par conséquent, nécessaire que tu dises prudemment à Fulvia, de la part de l'Esprit, de ne plus jamais parler du passé, puisque le secret pourrait se découvrir et un grand scandale en résulter; songes-y bien.

RUFO

Ta remarque est bonne, et tu fais bien de m'avertir; ainsi ferai-je. Maintenant, il ne s'agit plus de parler; au fait ! Je vais la retrouver, préparez-vous.

LIDIO (*femme*)

Vas-y et reviens; tu nous trouveras tout prêts.

FANNIO

Va devant, Lidio; je te suis à l'instant. Deux mots, Rufo.

RUFO

Qu'y a-t-il ?

FANNIO

Je vais te dire, touchant l'affaire en question, un secret d'aussi grande importance que tu le

pourrais imaginer; mais prends bien garde de n'en rien dire.

RUFO

Que Dieu ne me laisse avoir rien de ce que je désire, si jamais j'en parle à personne.

FANNIO

Fais attention, Rufo; tu me ruinerais et te ferais perdre à toi-même le profit que tu dois tirer de ton entremise.

RUFO

Ne crains rien; parle.

FANNIO

Sache donc que Lidio, mon patron, est hermaphrodite.

RUFO

Que nous importe ce merdaphrodite?

FANNIO

Hermaphrodite, te dis-je; diable, tu es bien ignorant!

RUFO

Peuh! qu'est-ce que cela veut dire?

FANNIO

Tu ne le sais pas?

RUFO

Puisque je te le demande.

FANNIO

Ceux-là sont hermaphrodites qui ont les deux sexes.

RUFO

Et Lidio en est un?

FANNIO

Oui, te dis-je.

RUFO

Il a le sexe d'une femme et l'attribut d'un homme?

FANNIO

Oui, messer.

RUFO

Je te jure sur les Évangiles qu'il m'a toujours paru que ton Lidio avait, dans le parler et dans la tournure, quelque chose de féminin.

FANNIO

Cette fois-ci, sache-le, il n'aura pour Fulvia que le sexe féminin, et la raison c'est que Fulvia ayant demandé à le voir en femme et trouvant en lui une femme, aura tant de confiance dans l'Esprit qu'elle en viendra à t'adorer.

RUFO

Voilà une des plus belles histoires que j'aie jamais ouïes; je puis te le dire, les écus nous en viendront à pleins boisseaux.

FANNIO

A savoir ; est-elle généreuse ?

RUFO

Généreuse, tu demandes ? Les amoureux ont pour cordons de bourse des feuilles de poireau : argent, habits, bétail, emplois, biens au soleil, vie même, ceux qui aiment comme elle aime donneraient tout.

FANNIO

Tu me réconfortes.

RUFO

Tu m'as réconforté toi-même, avec ton barbafiorite.

FANNIO

Je suis content que tu ne saches pas prononcer le mot, de sorte que, même le voulant, tu ne pourras pas le répéter.

RUFO

A cette heure, va trouver Lidio, et habillez-

vous. Moi, je vais chez Fulvia lui dire qu'elle aura ce qu'elle désire.

FANNIO

Je serai donc la servante ?

RUFO

Tu le sais bien. Tenez-vous prêts pour quand je reviendrai.

FANNIO

En un instant ; j'ai bien fait de me procurer des habits aussi pour moi.

SCÈNE XVIII

RUFO, puis SAMIA

RUFO

Jusqu'à présent l'affaire marche si bien que le ciel n'aurait pu l'arranger mieux. Si Samia, par l'autre rue, est arrivée au logis, Fulvia doit m'attendre. Je leur dirai que l'Esprit a tout fait et qu'il leur faut maintenant, en tenant cette petite image, dire certaines paroles et faire certains gestes qui leur sembleront à elles deux autant de sorcelleries. Je lui rappellerai aussi

que de tout ce qui peut lui arriver, à ces rendez-vous d'amour, et de tout ce que je puis faire moi-même, elle ne doit souffler mot à personne, sauf à sa servante ; pour moi, je m'en vais me dépêcher et repartir sur le champ. Voici Samia, qui paraît sur la porte.

SAMIA

Entre vite, Rufo, et va trouver Fulvia de ce côté, dans la chambre du bas; au-dessus est cette grosse bête de Calandro.

SCÈNE XIX

SAMIA, FESSENIO

SAMIA

Où vas-tu, Fessenio ?

FESSENIO

Chez ta patronne.

SAMIA

Tu ne peux lui parler maintenant.

FESSENIO

Pourquoi ?

SAMIA

Elle est avec le nécromant.

FESSENIO

Eh ! laisse-moi entrer.

SAMIA

Puisque cela ne se peut pas.

FESSENIO

Ce sont des bêtises.

SAMIA

Les bêtises viennent de toi.

FESSENIO

Je ne sais qui me retient de te dire... Allons ! je vais faire un tour et revenir voir Fulvia.

SAMIA

Tu feras bien.

FESSENIO (*seul*)

Si Fulvia savait ce que je sais, elle ne s'occuperait plus d'Esprits, car Lidio désire plus ardemment de se rencontrer avec elle, qu'elle ne le désire elle-même, et elle veut le voir aujourd'hui. Je le lui dirai de ma propre bouche, pour qu'elle me donne quelque chose ; aussi

n'en ai-je rien dit à Samia. Laisse-moi m'en aller d'ici, parce que si Fulvia m'apercevait, elle penserait que je me suis arrêté pour voir son nécromant ; ce doit être l'homme qui sort du logis.

SCÈNE XX

RUFO (*seul*)

L'affaire va bien. J'espère me sortir de misère et quitter ces haillons ; elle m'a, en effet, donné de bons écus. Pourrais-je jamais avoir plus beau jeu en main ? Cette femme est riche et, autant que je puis le voir, plus amoureuse qu'avisée. Si je ne me trompe, je crois qu'elle fera encore quelque mauvais coup, et moi je n'avais pas besoin d'une moindre chance. Vois donc, vois donc ! les songes sont quelquefois véridiques ; cette aventure est la poule faisane que cette nuit je rêvais avoir prise : il me semblait lui arracher beaucoup de plumes de la queue et les mettre à mon chapeau. Fulvia se laissera prendre, je crois bien que oui maintenant, et je la plumerai si bien que mes affaires en iront un peu mieux. Sur ma foi, moi aussi je saurai prendre du bon

temps et demander du bon. Mais quelle est cette femme qui me fait signe ? Je ne la connais pas ; laisse-moi m'approcher d'elle un peu plus.

SCÈNE XXI

RUFO, FANNIO (*habillé en femme*)

RUFO

Oh ! oh ! oh ! Fannio ; ce vêtement t'a transfiguré de telle sorte que je ne te reconnaissais pas.

FANNIO

Ne suis-je pas un friand morceau ?

RUFO

De toutes façons, oui. Allez donc contenter la mal contente.

FANNIO

Contente, je sais bien qu'elle ne le sera pas cette fois.

RUFO

Si, si, puisque Lidio sera pour elle du sexe féminin.

FANNIO

Oui, messer. Eh ! nous pouvons y aller, dis ?

RUFO

Quand vous voudrez. Lidio est-il habillé ?

FANNIO

Oui, il m'attend près d'ici, et il est si bien que tout le monde le prendrait pour une femme.

RUFO

Oh ! oh ! que j'en suis aise ! Fulvia vous attend ; va donc trouver Lidio et allez-y vous deux. Moi, je ne partirai pas d'ici, pour savoir comment tournera l'affaire. Oh ! oh ! oh ! c'est Fulvia; la voici sur sa porte ; elle a bien vite fait ce que je lui avais dit.

SCÈNE XXII

FESSENIO, FULVIA

FESSENIO

Es-tu maintenant hors de peine, chère madonna ?

FULVIA

Comment?

FESSENIO

Lidio est à cette heure plus enflammé de toi que tu ne l'es de lui. Je ne lui eus pas plus tôt dit ce que tu m'avais recommandé, qu'il se prépara et se mit en route pour venir te voir.

FULVIA

Mon Fessenio, voilà une nouvelle d'autre importance que s'il s'agissait de chausses, et je t'en récompenserai bien. Écoute là-haut; c'est Calandro qui réclame ses habits pour sortir; va-t'en, qu'il ne te voie pas avec moi. Oh! la belle occasion! Oh! quel plaisir il me fait! Tout commence à me réussir. Laisse-moi mettre dehors ce gros dindon, pour que je reste libre.

FESSENIO (*seul*)

Je puis le dire, ces amoureux vous rattraperaient le temps perdu, et si Lidio est avisé, il devrait la garder quelque temps chez sa sœur, au cas où elle y viendrait jamais. Calandro ne sera pas au logis; ils ont besoin de rester longtemps ensemble pour s'amuser ; je puis aller me divertir. Mais, oh! oh! oh! voici Calandro qui sort; laisse-moi m'éloigner de lui, parce

que si je m'arrêtais à lui parler, il pourrait voir avec moi Lidio, qui ne va pas tarder à venir.

SCÈNE XXIII

CALANDRO, LIDIO, LIDIO (*femme*)

CALANDRO

Quel heureux jour pour moi ! Je n'ai pas plus tôt mis le pied hors de l'huis que je vois mon amour apparaître seul et se diriger vers moi. Mais, holà ! quel salut vais-je lui faire ? Lui dirai-je bonjour ? nous ne sommes pas au matin ; bonsoir ? il n'est pas nuit ; Dieu t'aide ? c'est un souhait de charretier ; lui dirai-je : ma belle âme ? ce n'est pas un salut ; cœur de mon corps ? expression de barbier ; visage d'angelot ? mot de marchand ; esprit divin ? elle n'est pas une buveuse ; yeux fripons ? mauvais vocable. Aïe ! la voici tout près. Ame..., cœur, vis..., espr..., ye..., le chancre te ronge ! Oh ! imbécile que je suis ! je me trompais, et j'ai bien fait de blasphémer après celle-ci, c'est celle-là qui est ma Santilla, et non pas l'autre. Bonjour ; bonsoir, veux-je dire. Sur ma foi, ce n'est pas celle-ci ; je m'abusais, c'était bien celle-là. Non,

ce n'est pas elle. Si, c'est elle. Laisse-moi m'approcher. Oui, oui, c'est celle-ci! non, c'est celle-là. Mais si, c'est bien ma vie; non, c'est plutôt l'autre. Je vais aller voir.

LIDIO

Quel ennui! cet imbécile me croit femme; il est amoureux de moi et va me suivre à la piste jusque chez lui. Retournons à la maison; je me déshabillerai et j'irai chez Fulvia plus tard.

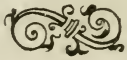
CALANDRO

Holà! ce n'est pas celle-ci, c'était bien celle-là, celle qui s'en va par cette rue. Mieux vaut la rejoindre.

LIDIO (*femme*)

Maintenant que ce benêt ne peut plus me voir, entrons vite; voyez derrière cette porte entr'ouverte Fulvia qui me fait signe. Entrons.

FIN DU TROISIÈME ACTE



ACTE IV

SCÈNE I

FULVIA, SAMIA

FULVIA

Samia? eh! Samia?

SAMIA

Ma-do-onna?

FULVIA

Descends vite.

SAMIA

Je vi-iens.

FULVIA

Remue-toi, Dieu te damne! remue-toi.

SAMIA

Me voici; que veux-tu?

FULVIA

Sors tout de suite, tout de suite; va chez Rufo, l'homme à l'Esprit, et dis-lui qu'il vienne à l'instant, à l'instant.

SAMIA

Je monte prendre mon voile.

FULVIA

Quel voile, imbécile? Cours comme cela, vole.

SAMIA

Que diable signifie une rage pareille? On dirait qu'elle a le démon dans le corps. Pourtant Lidio devrait l'en avoir ôté.

FULVIA (*seule*)

O frauduleux Esprits! ô folles imaginations des hommes! ô malheureuse et infortunée Fulvia, qui ne t'es pas seulement fait tort à toi-même, mais qui as nui encore à celui que tu aimes plus que toi! Misérable! j'ai ce que je cherchais, et j'ai trouvé ce que je ne voulais pas. Si l'Esprit n'y apporte remède, je suis décidée à me tuer, car une mort volontaire est moins amère qu'une

existence pleine d'angoisses. Mais voici Rufo. Je vais aussitôt savoir si je dois espérer ou désespérer. Personne ne se montre, le mieux est de lui parler ici même; au logis, les bancs, les chaises, les armoires, les fenêtres, je crois que tout a des oreilles.

SCÈNE II

RUFO, FULVIA

RUFO

Qu'y a-t-il, Madonna ?

FULVIA

Mes larmes, mieux que des paroles, peuvent te montrer la peine que j'endure.

RUFO

Parle, qu'y a-t-il ? Fulvia, ne pleure plus; qu'est-ce donc, Madonna ?

FULVIA

Je ne sais, Rufo, si c'est de mon ignorance ou de votre fraude que je dois me plaindre.

RUFO

Ah ! Madonna, qu'est-ce que vous dites ?

FULVIA

Ce qui est arrivé, est-ce la faute du ciel, de moi-même, ou de la méchanceté de votre Esprit, je ne sais ; mais, pour cette fois, vous avez, hélas ! changé d'homme en femme mon Lidio ; je l'ai manié, palpé partout, et n'ai trouvé en lui de ressemblance que dans la physionomie. Ce n'est pas tant d'être sevrée de mon plaisir que je pleure, que du tort qu'il éprouve, puisqu'à cause de moi le voilà privé de ce qui plaît le plus. Tu sais maintenant la raison de ces larmes et tu peux deviner tout seul ce que je désirerais de toi.

RUFO

Si des pleurs, toujours difficiles à feindre, ne me témoignaient, Fulvia, de ce que tu me dis, à grand'peine pourrais-je te croire ; mais, tout en pensant que tu dis vrai, il me semble que tu ne dois t'en prendre qu'à toi-même, car je me souviens que tu m'as demandé de voir Lidio en femme ; je crois donc que l'Esprit, pour te servir plus ponctuellement, t'a envoyé ton amoureux en femme, d'habit et de sexe. Mais pose un terme à ta douleur ; celui qui l'a fait femme peut le refaire homme.

FULVIA

Je me sens toute réconfortée, car il me semble bien que cela s'est effectué comme tu dis; mais si tu me rends mon Lidio, sans rien de manque, ma fortune, mes biens, tout ce que j'ai est à toi.

RUFO

Maintenant que je sais l'Esprit bien disposé en ta faveur, je t'affirme clairement que ton amant va aussitôt redevenir homme; mais de peur de nouvelle équivoque, dis sans ambages ce que tu veux.

FULVIA

La première chose, c'est qu'on lui rende le couteau de ma gaîne ; as-tu compris ?

RUFO

On ne peut mieux.

FULVIA

Et qu'en habit de femme, mais non en femme, il revienne me voir.

RUFO

Si tu m'avais parlé de la sorte ce matin, la confusion n'aurait pas eu lieu; j'en suis toutefois content, pour que tu saches quelle est la puissance de mon Esprit.

FULVIA

Soulage-moi vite de cette angoisse, car si je ne le vois, je ne puis me réjouir.

RUFO

Non seulement tu le verras, mais tu le toucheras, de ta propre main.

FULVIA

Il reviendra me voir aujourd'hui ?

RUFO

Vingt heures sont sonnées ; il ne pourra rester longtemps avec toi.

FULVIA

Peu m'importe le temps, pourvu que je le voie redevenu homme.

RUFO

Et comment ferait pour ne pas boire celui qui ayant soif est près du ruisseau ?

FULVIA

Il viendra donc aujourd'hui ?

RUFO

L'Esprit te le fera venir à l'instant, s'il veut ; reste donc à l'attendre sur ta porte.

FULVIA

C'est inutile puisque, devant venir en femme, il peut se montrer à tout le monde; nul ne le prendra pour un homme.

RUFO

Bien.

FULVIA

Mon Rufo, sois tranquille; plus jamais tu ne seras pauvre.

RUFO

Et toi plus jamais désolée.

FULVIA

Quand puis-je compter sur lui ?

RUFO

Sitôt que je serai de retour à la maison.

FULVIA

Je vais t'envoyer Samia, pour que tu m'avises de ce que te dira l'Esprit.

RUFO

C'est cela, et souviens-toi qu'à l'amant aussi on fait souvent quelque cadeau.

FULVIA

Oh! oh! ne t'inquiète pas; il aura de l'argent et des bijoux à foison.

RUFO

Reste en paix. — Avec grande raison l'Amour se peint aveugle, car qui aime, jamais ne voit clair. Cette femme est si aveuglée par l'amour, qu'elle s'imagine qu'un Esprit peut rendre quelqu'un homme ou femme à son gré, comme s'il n'y avait qu'à couper le rameau masculin et pratiquer à la place une entaille pour faire une femme; puis recoudre la fente et coller une cheville pour faire un homme. Oh! oh! oh! crédulité amoureuse! Mais voici Lidio et Fannio qui se sont déjà déshabillés.

SCÈNE III

RUFO, LIDIO (*femme*), FANNIO

RUFO

Je voudrais que vous fussiez encore vêtu en femme.

LIDIO (*femme*)

Pourquoi faire?

RUFO

Pour retourner près d'elle, ah! ah!

FANNIO

De quoi ris-tu si fort?

RUFO

Ah! ah! ah! ah!

LIDIO (*femme*)

Parle donc; qu'y a-t-il?

RUFO

Ah! ah! ah! Fulvia, qui croit que l'Esprit a changé Lidio en femme, demande maintenant qu'il te fasse redevenir homme et te renvoie près d'elle.

LIDIO (*femme*)

Et que lui as-tu promis?

RUFO

Que cela s'exécuterait à l'instant.

FANNIO

Tu as bien fait.

RUFO

Quand y retourneras-tu?

LIDIO (*femme*)

Je ne sais.

RUFO

Tu réponds bien froidement; n'en veux-tu rien faire?

LIDIO (*femme*)

Si vraiment, si.

RUFO

Il le faut; je lui ai recommandé de la part de l'Esprit de te faire souvent des cadeaux, et elle me l'a promis.

LIDIO (*femme*)

J'y retournerai, n'aie pas peur.

RUFO

Mais quand?

LIDIO (*femme*)

Sitôt que nous saurons certaine chose de chez nous, nous comptons nous rhabiller et revenir.

RUFO

N'y manque pas, Lidio. Il me semble voir paraître sur l'huis sa servante; je ne veux pas qu'elle me voie avec vous, adieu. Mais, oh! oh! oh! Fannio, écoute un mot à l'oreille : Tâche que le barbafiorite use maintenant avec Fulvia du pilon et non du mortier; tu as compris?

FANNIO

C'est ce qu'on fera; éloigne-toi.

SCÈNE IV

FANNIO, LIDIO (*femme*), SAMIA

FANNIO

Samia sort du logis; cache-toi de ce côté pendant qu'elle passera.

LIDIO (*femme*)

Elle parle toute seule.

FANNIO

Tais-toi, écoute.

SAMIA

Allons, va! empêtre-toi avec des Esprits. Va! ils ont bien arrangé ton Lidio.

FANNIO

C'est de toi qu'elle parle.

SAMIA

Ils l'ont changé en femme, et maintenant ils

veulent le faire redevenir homme. C'est aujourd'hui le jour de ses tribulations et de mes tracas. S'ils réussissent, tout ira bien, et je vais le savoir, car elle m'envoie m'en informer auprès du nécromant. Quant à l'amoureux, elle se prépare à lui donner de bons écus, dès qu'elle sera sûre qu'on lui a remis son histoire.

FANNIO

L'entends-tu parler d'écus ?

LIDIO (*femme*)

Oui.

FANNIO

Dépêchons-nous donc d'y aller.

LIDIO (*femme*)

Pour sûr, Fannio, tu es hors de toi. Tu as promis à Rufo que nous y retournerions, et je ne sais pas ce que tu entends que nous fassions.

FANNIO

Pourquoi ?

LIDIO (*femme*)

Tu le demandes, nigaud ? Comme si tu ne savais pas que je suis femme !

FANNIO

Et puis ?

LIDIO (*femme*)

Il dit : Et puis ! Mais ne vois-tu pas, imbécile, que si je me montre de nouveau, je trahis ce que je suis, je me fais tort à moi-même, Rufo perd tout son crédit et elle demeure outrageusement bernée. Comment veux-tu que nous fassions ?

FANNIO

Comment, hein ?

LIDIO (*femme*)

Oui, comment ?

FANNIO

Où il y a des hommes, il y a de la ressource.

LIDIO (*femme*)

Mais où il n'y en a pas, où il n'y a que des femmes, comme nous sommes toutes deux, elle et moi, il n'y aura aucune ressource.

FANNIO

Tu veux plaisanter, dis ?

LIDIO (*femme*)

C'est toi qui te moques ; moi, je parle pour de bon.

FANNIO

Quand j'ai promis que tu y retournerais, j'avais pensé à tout.

LIDIO (*femme*)

Parle donc, alors.

FANNIO

Ne m'as-tu pas dit que c'était dans une chambre obscure que tu t'étais trouvée avec elle?

LIDIO (*femme*)

Oui.

FANNIO

Et qu'elle ne t'avait parlé qu'avec les mains?

LIDIO (*femme*)

C'est vrai.

FANNIO

Eh bien, j'irai avec toi, comme tout à l'heure.

LIDIO (*femme*)

Oh! oh! oh! et quoi faire?

FANNIO

Écoute-donc : comme servante.

LIDIO (*femme*)

Je le sais bien.

FANNIO

Habillé tout comme toi.

LIDIO (*femme*)

Et puis ?

FANNIO

Quand tu seras avec lui dans la chambre, feins d'avoir à me dire quelque chose, et sors ; tu resteras à ma place, et moi, note bien, je rentrerai au lieu de toi, de sorte que Fulvia me trouvant sans barbe, dans l'obscurité, ne verra qui c'est, de toi ou de moi, et croira que tu es redevenue homme : l'Esprit y gagnera du crédit, nous aurons de l'argent à gogo, et je prendrai mon plaisir avec elle.

LIDIO (*femme*)

Je t'en donne ma foi, Fannio, jamais je n'ai ouï parler de ruse mieux ourdie.

FANNIO

Je n'ai donc pas erré en disant à Rufo que nous reviendrions.

LIDIO (*femme*)

Non, certes ! Mais en attendant, il serait bon de savoir ce qui se passe chez nous, à l'occasion de mon mariage.

FANNIO

Ce serait chercher le malheur, et notre but est d'éloigner toute conclusion.

LIDIO (*femme*)

Éloigner un malheur ne l'empêche pas; nous en serons demain au même point qu'aujourd'hui.

FANNIO

Qui sait ? esquiver une difficulté, c'est en esquiver cent ; aller chez Fulvia peut nous profiter ; nous nuire, non.

LIDIO (*femme*)

Je veux bien. Mais va d'abord chez nous, pour l'amour de moi, et sache de Tiresia ce qui se passe ; aussitôt nous retournerons chez Fulvia.

FANNIO

Tu as raison ; j'y vais.

SCENE V

LIDIO (*femme*), *seule*

Infortuné sexe féminin ! toujours inférieur à l'homme, non seulement en actes, mais en idées ! devant agir en femme, je ne puis ni tenter ni même imaginer chose qui puisse me réussir. Malheureuse ! que faire ? de quelque côté que je me tourne, je me vois environnée de tourments, et n'aperçois pas d'issue par où me sauver. Mais voici venir la servante de Fulvia, en conversation avec quelqu'un. Je m'écarte pendant qu'elle passe.

SCENE VI

FESSENIO, SAMIA

FESSENIO

Enfin, qu'est-ce que tous ces tracas ? parle.

SAMIA

Pardi, le démon est entré chez nous.

FESSENIO

Comment cela ?

SAMIA

Le nécromant a changé Lidio en femme.

FESSENIO

Ah ! ah ! ah ! ah !

SAMIA

Tu ris, toi !

FESSENIO

Oui, oui.

SAMIA

Parole d'évangile.

FESSENIO

Hi ! hi ! êtes-vous folles !

SAMIA

C'est toi qui es une bête. Cela est, que tu le veuilles ou que tu ne le veuilles pas. Fulvia l'a palpé de toutes parts et trouvé femme : de ce qu'il était, il ne lui est resté que la figure.

FESSENIO

Ah ! ah ! et comment s'y prendra-t-il maintenant ?

SAMIA

Tu n'en crois rien, et pourtant je ne te l'envoie pas dire.

FESSENIO

Mais si, par cette croix ! Dis-moi seulement ce qui en adviendra.

SAMIA

L'Esprit le refera du sexe masculin. Je viens de chez le nécromant qui m'a donné ce billet pour que je le porte à Fulvia.

FESSENIO

Laisse-le-moi lire.

SAMIA

Holà ! non ; peut-être t'en adviendrait-il malheur.

FESSENIO

Quand je devrais tomber mort, je veux le voir.

SAMIA

Prends garde, Fessenio, à ce que tu fais ; ce sont œuvres du démon.

FESSENIO

Ne m'ennuie pas davantage ; montre-le-moi.

SAMIA

Je n'en ferai rien, te dis-je; signe-toi d'abord, Fessenio.

FESSENIO

Allons, donne donc.

SAMIA

Oui, mais prends garde et sois là-dessus plus muet qu'un poisson; parce que si jamais cela se savait, malheur à nous!

FESSENIO

N'en crois rien; donne.

SAMIA

Lis tout haut, que je t'entende.

FESSENIO (*lisant*)

« *Rufo à Fulvia, salut. L'Esprit savait que de mâle ton Lidio était devenu femelle; il en a bien ri avec moi; toi-même tu avais été cause de cet accident, et de ton déplaisir; mais sois tranquille, on lui rendra sa branche, à ton amoureux...* »

SAMIA

Qu'est-ce qu'il parle de branche?

FESSENIO

Il retrouvera son sexe, comprends-tu? «... *et*

il reviendra aussitôt te voir. De plus, il dit qu'il brûle pour toi encore plus qu'auparavant, qu'il n'en aime, n'en estime, n'en connaît plus d'autre, ne garde plus la mémoire de personne. De cela, n'en parle point, car il en résulterait grand scandale. Donne-lui souvent de l'argent, et à l'Esprit aussi, pour te le rendre favorable et faire mon bonheur. Vis en joie et souviens-toi de moi, qui te sers avec fidélité. »

SAMIA

Vois maintenant s'il est vrai que les Esprits peuvent et savent tout ?

FESSENIO

Je reste l'homme le plus stupéfait qu'il y ait au monde.

SAMIA

Je vais bien vite aller porter cette bonne nouvelle à Fulvia.

FESSENIO

Va-t'en avec Dieu. — O puissance du ciel ! Dois-je donc croire que Lidio soit par magie converti en femme et qu'il n'aimera, ne connaîtra plus que Fulvia ? Le ciel seul pourrait faire pareille chose, et cette femme vient cependant de me dire que Fulvia s'en était convaincue au toucher, de ses mains. Il faut que je voie

ce miracle, avant que Lidio ne redevienne homme, pour adorer désormais ce Nécromant, si c'est vrai. Je m'en vais par cette rue chez Lidio, qui sera peut-être au logis.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE I

SAMIA, LIDIO (*femme*), LIDIO

SAMIA

Il est bien vrai que la femme opère sur l'argent comme un rayon de soleil sur la glace : peu à peu elle le fond et consume. Fulvia n'eut pas plus tôt lu le billet du nécromant, qu'el'e me donna cette bourse pleine de ducats pour la porter à Lidio, et voyez-le qui arrive tout à point. Vois si ta maîtresse, ô Lidio, fait bien son devoir ; n'entends-tu pas, Lidio ? qu'attends-tu donc ? prends, ô Lidio.

LIDIO (*femme*)

Me voici.

LIDIO

Donne donc.

SAMIA

Oh ! pauvre que j'étais ! j'avais pris un crabe ! Pardonnez-moi, messer ; c'est à l'autre que j'avais affaire et non à vous ; adieu. — Toi, écoute.

LIDIO (*femme*)

C'est maintenant que tu prends un crabe ; adresse-toi à moi, et congédie cet autre.

SAMIA

Tu es dans le vrai, je n'ai pas ma tête. — Toi porte-toi bien, — et toi, viens ici.

LIDIO

Comment, que je me porte bien ? adresse-toi donc à moi.

SAMIA

Oh ! oh ! oh ! oui, c'est bien à toi. — C'est lui qu'il me faut, et non pas toi ; tu entends ? adieu.

LIDIO (*femme*)

Adieu ! c'est à moi que tu parles ? Ne suis-je pas Lidio ?

SAMIA

Ma foi oui, tu es bien Lidio ; — tu ne l'es

pas, toi ; — c'est toi que je cherche ; — toi, passe ton chemin.

LIDIO

Tu es hors de sens ; regarde-moi bien ; ne suis-je pas moi ?

SAMIA

Oh ! oh ! oh ! si, je te reconnais. Tu es bien Lidio, c'est toi que je veux ; — toi, non ; va-t-en ; — toi, prends ceci.

LIDIO (*femme*)

Que ce soit lui qui prenne, nigaude ? c'est moi, Lidio, et non pas lui.

SAMIA

C'est vrai, je me trompais, tu as raison ; — et toi, tu as tort ; va-t-en en paix ; — toi, prends.

LIDIO

Que fais-tu, bête ? tu veux lui donner la bourse, et tu sais bien qu'elle est à moi.

LIDIO (*femme*)

A toi ? veux-tu me la laisser ?

LIDIO

Non pas, elle est à moi.

LIDIO (*femme*)

A toi ? c'est moi Lidio, et non pas toi.

LIDIO (*à Samia*)

Donne-la moi.

LIDIO (*femme*)

Non, à moi.

SAMIA

Oh ! oh ! J'entends qu'aucun de vous ne la prenne de force, sinon je crie. Mais restez un peu tranquilles, que je voie qui de vous deux est Lidio. O Dieu ! quel miracle étonnant ! Rien au monde n'est si semblable à soi-même, de la neige à de la neige, un œuf à un œuf, que ces deux-là entre eux, si bien que je ne puis distinguer qui de vous est Lidio. Toi, tu me sembles bien être Lidio, mais toi aussi ; toi, tu es Lidio, pour sûr, et toi également. Mais je saurai bien reconnaître le vrai. Dites-moi : l'un de vous est-il amoureux ?

LIDIO

Oui.

LIDIO (*femme*)

Oui.

SAMIA

Qui ?

LIDIO

Moi.

LIDIO (*femme*)

Moi.

SAMIA

De qui vient cet argent ?

LIDIO

D'elle.

LIDIO (*femme*)

De l'adorée.

SAMIA

Je ne vois pas clair encore. Dites-moi, qui est l'adorée ?

LIDIO

Fulvia.

LIDIO (*femme*)

Fulvia.

SAMIA

Mais qui est l'amant chéri ?

LIDIO

Moi.

LIDIO (*femme*)

Moi.

LIDIO

Qui, toi ?

LIDIO (*femme*)

Oui, moi.

SAMIA

Oh ! oh ! oh ! à la male heure ! qu'est-ce que cela signifie ? calmez-vous. De quelle Fulvia parlez-vous ?

LIDIO

De la femme de Calandro.

LIDIO (*femme*)

De ta patronne.

SAMIA

C'est tout un. Pour sûr, ou je suis folle, ou ces gens ont le diable dans le corps. Mais attendez; je trouve le joint. Dites-moi, sous quels habits êtes-vous allés la voir ?

LIDIO

Habillé en femme.

LIDIO (*femme*)

Habillé en jeune fille.

SAMIA

Oh ! que c'est ridicule et fatigant ! Mais... oh ! oh ! oh ! maintenant j'y suis. Quand a-t-elle donné rendez-vous à son amoureux ?

LIDIO

En plein jour.

LIDIO (*femme*)

A midi.

SAMIA

Le Diable d'Enfer ne s'y reconnaîtrait pas ; sûr et certain, voilà une trame diabolique et c'est ce maudit Esprit qui l'a tissée. Mieux vaut que, mon argent en main, je rentre chez Fulvia et qu'elle le donne ensuite à qui elle voudra. — Savez-vous de quoi il retourne ? Je ne sais à qui de vous deux le donner ; Fulvia saura bien reconnaître qui est son amant, par conséquent que celui de vous qui l'est aille la trouver, et elle le lui donnera. Restez en paix.

LIDIO

Je ne me vois pas dans mon miroir si semblable à moi-même que cet homme-ci ne me l'est, en vérité ; je veux savoir qui il est. Mais comme de pareilles rencontres n'arrivent pas tous les jours, et que Fulvia pourrait avoir à s'en repentir, sur ma foi, le meilleur parti est que, comme d'habitude, j'aille tranquillement chez elle, car la somme n'était pas mince. C'est ce que je vais faire.

(*Il sort.*)

LIDIO (*femme*)

C'est l'amoureux pour qui l'on me prend par

erreur; que diable fait donc Fannio, qu'il ne revient pas? S'il était là, comme il l'avait dit, nous retournerions chez Fulvia, et peut-être empocherions-nous l'argent, quoique plutôt je devrais songer à mes propres affaires.

SCÈNE II

FESSENIO, LIDIO (*femme*), puis FANNIO.

FESSENIO

Ni dans la rue, ni chez nous je n'ai trouvé Lidio.

LIDIO (*femme*)

Que faire ?

FESSENIO

Tant que je ne saurai pas au juste s'il est vrai qu'on l'a changé en femme, je n'aurai pas de bon temps. Mais... oh! oh! oh! est-ce lui? Non, ce n'est pas lui; si, c'est lui. Mais non!... Mais si! Il me semble tout à fait étrange.

LIDIO (*femme*)

Ah ! Fortune!

FESSENIO

Elle parle toute seule.

LIDIO (*femme*)

Dans quel labyrinthe je suis!

FESSENIO

Qu'est-ce que c'est?

LIDIO (*femme*)

Vais-je me trouver ruinée de la sorte...

FESSENIO

Hé! quelle ruine y a-t-il?

LIDIO (*femme*)

... pour être trop aimée?

FESSENIO

Qu'est-ce que cela veut dire?

LIDIO (*femme*)

Dois-je quitter ce costume. .

FESSENIO

Holà! il y a quelque chose, et sa voix me semble avoir pris je ne sais quel accent féminin.

LIDIO (*femme*)

... et me priver de la liberté dont je jouis?

FESSENIO

Ce ne sera que juste.

LIDIO (*femme*)

On saura que je suis une femme, et on ne me prendra plus pour un homme.

FESSENIO

La souris est tombée dans la cruche à l'huile.

LIDIO (*femme*)

Je m'appelerai Santilla, et plus jamais Lidio.

FESSENIO

Malheureux que je suis, la chose est donc vraie ?

LIDIO (*femme*)

Maudit soit mon mauvais destin, qui ne m'a pas laissée mourir le jour que Modon fut emporté d'assaut !

FESSENIO

O cieux contraires ! comment cela se peut-il ? Si je ne l'avais entendu de sa bouche, jamais je ne l'aurais cru. Laisse-moi lui parler. Hé ! Lidio ?

LIDIO (*femme*)

Qui est cet imbécile ?

FESSENIO

Serait-il donc vrai que Lidio ne connaisse plus personne, excepté sa Fulvia? Tu m'appelles imbécile, hein? Comme si tu ne savais pas qui je suis!

LIDIO (*femme*)

Je ne te connais pas, ni ne me soucie de te connaître.

FESSENIO

Tu ne connais plus ton valet?

LIDIO (*femme*)

Toi, mon valet?

FESSENIO

Si tu ne veux plus de moi, je serai celui d'un autre.

LIDIO (*femme*)

Va-t'en donc en paix, va-t'en; je ne veux pas discuter avec le vin.

FESSENIO

Tu ne discutes pas avec le vin, c'est moi qui cause avec le manque de mémoire. Mais ne te cache pas de moi; l'accident qui t'est arrivé, je le sais tout comme toi.

LIDIO (*femme*)

Quel accident?

FESSENIO

Que tu es devenu femme par nécromancie

LIDIO (*femme*)

Moi, femme ?

FESSENIO

Oui, toi, femme.

LIDIO (*femme*)

Tu n'en sais rien.

FESSENIO

Je vais m'en assurer.

LIDIO (*femme*)

Ah! gredin, que fais-tu?

FESSENIO

Je tâche de savoir.

LIDIO (*femme*)

Ah! le scélérat! me traiter de la sorte, hein ?

FESSENIO

Je le toucherai du doigt, quand tu devrais me tuer.

LIDIO (*femme*)

Effronté! arrière! — Oh! Fannio! Fannio! tu arrives à temps; accours.

FANNIO

Qu'y a-t-il?

LIDIO (*femme*)

Ce méchant homme prétend que je suis une femme, et veut s'en assurer, malgré moi.

FANNIO

Quelle audace te porte à une chose pareille?

FESSENIO

Et toi quelle folie te pousse à te mettre entre mon patron et moi?

FANNIO

C'est ton patron?

FESSENIO

Mais oui; pourquoi non?

FANNIO

Bonhomme, tu te trompes; je sais que tu n'es pas plus son valet qu'il n'est ton maître. Moi, oui, c'est mon maître, et je serai toujours à lui.

FESSENIO

Jamais tu n'as été son valet, pas plus que lui

ton maître. — C'est moi qui suis ton valet, n'est-ce pas? et toi mon maître. Je dis seul la vérité, vous mentez tous deux.

LIDIO (*femme*)

Ce n'est pas merveille que tu parles si arrogamment, toi qui agis si effrontément.

FESSENIO

Ce n'est pas merveille que tu me démentes si impudemment, toi qui ne te connais plus toi-même, si follement.

FANNIO

Parle plus décemment.

LIDIO (*femme*)

Je ne me connais plus moi-même?

FESSENIO

Messer, Madonna, veux-je dire, si tu te reconnaissais, tu me reconnaîtrais aussi.

LIDIO (*femme*)

Je me connais fort bien; mais toi, qui tu es, je l'ignore.

FESSENIO

Dis donc plus correctement que tu as trouvé en toi une autre personne, ou que tu t'es perdu.

LIDIO (*femme*)

Et qui ai-je donc trouvé?

FESSENIO

Ta sœur Santilla, qui maintenant est en toi, puisque tu es devenu femme, et tu t'es perdu, puisque tu n'es plus homme, tu n'es plus Lidio.

LIDIO (*femme*)

Quel Lidio ?

FESSENIO

Malheureux! tu ne te souviens donc plus de rien? Eh! patron, ne te souviens-tu donc pas d'être Lidio, de Modon, fils de Demetrio, frère de Santilla, disciple de Polinico, maître de Fessenio, amoureux de Fulvia ?

LIDIO (*femme*)

Note, Fannio, note. — Oui, Fulvia m'est toujours présente à l'esprit et à la mémoire.

FESSENIO

Je le savais bien que tu te souviendrais de Fulvia et de rien de plus, tant tu es fort ensorcelé.

SCÈNE III

LIDIO, FESSENIO, LIDIO (*femme*), FANNIO.

LIDIO

Fessenio? eh! Fessenio?

FESSENIO

Quelle est cette femme qui m'appelle? — Attends, toi; je reviens tout de suite.

LIDIO (*femme*)

Fannio, si je savais que mon frère fût vivant, je serais aujourd'hui pleine d'un espoir inattendu, car je le verrais dans ce jeune homme pour lequel on m'a prise.

FANNIO

N'as-tu donc jamais appris certainement sa mort?

LIDIO (*femme*)

Jamais.

FANNIO

Eh bien, il est sûr que c'est notre Lidio, vivant, ici même, et il me semble quasiment reconnaître que cet autre c'est Fessenio.

LIDIO (*femme*)

O Dieu! je me sens le cœur manquer, de joie et de tendresse.

FESSENIO

Je ne sais pas encore bien qui est Lidio, d'elle ou de toi; laisse-moi te regarder de plus près.

LIDIO

Es-tu ivre?

FESSENIO

C'est bien toi, et, de plus, tu es un homme.

LIDIO

J'entends aller tout de suite où tu sais.

FESSENIO

Dépêche-toi, va chez Fulvia; va, marchand de la campagne : tu donneras de l'huile et auras de l'argent en échange.

LIDIO (*femme*)

Eh mais, que dis-tu?

FESSENIO

Si je t'ai fait ou dit quoi que ce soit qui t'ait déplu, pardonne-moi; je m'aperçois que je t'avais prise par erreur pour mon maître.

LIDIO (*femme*)

Qui est ton maître?

FESSENIO

Certain Lidio, de Modon, si semblable à toi que je t'ai prise pour lui.

LIDIO (*femme*)

Mon cher Fannio, hi! hi! hi! hi! la chose est claire. Comment t'appelles-tu?

FESSENIO

Fessenio, pour vous servir.

LIDIO (*femme*)

Quel bonheur! il n'y a plus de doute O mon cher Fessenio, mon cher Fessenio, tu es à moi.

FESSENIO

Que de caresses! Non, non; tu voudrais que je fusse à toi, hein? mais si tout à l'heure je disais être ton valet, je mentais par la gorge; je ne suis pas plus ton valet que tu n'es mon maître; j'ai un autre maître, pourvois-toi d'un autre valet.

LIDIO (*femme*)

Tu es à moi et je suis à toi.

FANNIO

Eh! mon Fessenio!

FESSENIO

Que signifient tant d'embrassades? oh! oh oh! Il y a quelque chose là-dessous.

FANNIO

Viens un peu à l'écart, nous te dirons tout. Celle que tu vois, c'est Santilla, sœur de Lidio, ton maître.

FESSENIO

Notre Santilla?

FANNIO

Doucement; c'est elle, et moi je suis Fannio.

FESSENIO

O mon Fannio!

FANNIO

Pas de démonstration ici, pour de bonnes raisons. Reste immobile et muet.

SCÈNE IV

SAMIA, FESSENIO, LIDIO (*femme*), FANNIO

SAMIA

Hélas! hi! hi! hi! malheureuse que je suis! pauvre maîtresse qui du même coup te trouves déshonorée et ruinée!

FESSENIO

Qu'as-tu, Samia?

SAMIA

Infortunée Fulvia!

FESSENIO

Qu'y a-t-il?

SAMIA

O mon Fessenio, nous sommes perdus!

FESSENIO

Qu'est-ce donc? parle vite.

SAMIA

Quelles tristes nouvelles!

FESSENIO

Mais quoi?

SAMIA

Les frères de Calandro ont trouvé ton Lidio avec Fulvia, et ont envoyé chercher Calandro et ses frères à elle pour qu'ils viennent à la maison lui reprocher sa honte, et peut-être tuer Lidio.

FESSENIO

Holà! qu'est-ce que c'est? Malheureux maître! Se sont-ils emparés de lui?

SAMIA

Pas encore.

FESSENIO

Pourquoi ne s'est-il pas sauvé?

SAMIA

C'est que Fulvia pense qu'avant qu'on ait trouvé Calandro et ses frères, et qu'ils n'arrivent au logis, le nécromant pourrait de nouveau changer Lidio en femme, ce qui les tirerait, elle de la honte, et Lidio du danger, tandis que si Lidio s'échappait en fuyant, Fulvia resterait déshonorée. C'est pour cela qu'elle m'a dit de voler chez le nécromant. Adieu.

FESSENIO

Écoute, arrête un peu. Dans quel endroit de la maison est Lidio?

SAMIA

Il est avec Fulvia dans la chambre du rez-de-chaussée.

FESSENIO

Celle où donne la fenêtre de derrière?

SAMIA

Il pourrait par là s'en aller à sa guise.

FESSENIO

Ce n'est pas pour cela que je te le demande. Dis-moi; à cette heure, quelqu'un empêcherait-il d'entrer par là dans la chambre?

SAMIA

Quasiment personne; au bruit, ils sont tous accourus à la porte de la chambre.

FESSENIO

Samia, le savoir du nécromant est pure folie; si tu veux sauver ta maîtresse, retourne au logis et sous un bon prétexte écarte du corridor ceux qui par hasard s'y trouveraient.

SAMIA

Je ferai ce que tu dis, mais prends garde que les choses ne se gâtent tout à fait.

FESSENIO

N'aie pas peur, va.

LIDIO (*femme*)

Hélas! mon Fessenio, veuille le Ciel que je n'aie pas au même instant retrouvé et perdu mon frère, qu'au même instant ne me soit rendue la vie et donnée la mort!

FESSENIO

Ce n'est pas de lamentations qu'il s'agit à présent; l'affaire exige un expédient aussi prompt qu'efficace. Nul ne nous voit; prends les habits de Fannio et donne-lui les tiens; allons, vite! C'est bien; prends ceci, mets-le par dessus, tu es très bien comme cela. Ne crains rien et viens avec moi; toi, Fannio, attends, et toi, Santilla, je te dirai ce que tu as à faire.

FANNIO (*seul*)

A quels hasards la Fortune a-t-elle exposé les jours du frère et de la sœur! Aujourd'hui leur viendra la plus grande douleur ou la plus grande joie, selon que la chose tournera. Le Ciel les a

bien faits tous deux semblables, non seulement de visage, mais de destinée; ils sont maintenant dans telle passe, que force est à l'un de partager le bonheur ou le malheur de l'autre. Jusqu'à ce que je voie la fin, je ne puis ni me réjouir ni m'attrister, mon cœur n'éprouve ni de crainte assurée ni d'espoir certain. Plaise au ciel que la chose ait pour résultat de faire sortir Lidio et Santilla de tant de peines et d'un si grand péril! Pour moi, en attendant ce qui doit advenir, je me retire à l'écart.

SCÈNE V

LIDIO (*seul*)

J'échappe d'un grand danger, et à grand'peine sais-je moi-même de quelle façon. J'étais, je puis le dire, prisonnier, pleurant l'affreuse destinée de Fulvia et la mienne, lorsqu'un homme, amené par Fessenio, saute dans la chambre par la fenêtre de derrière, se revêt vite de mes habits pendant que je revêts les siens, et Fessenio me met dehors sans que personne m'aperçoive en me disant : « Tout va bien, sois tranquille. » De sorte que je tombe d'une grande douleur dans une entière allégresse. Fessenio, de la fenêtre,

est ensuite resté à causer avec Fulvia. Il sera bon que je demeure aux environs d'ici, pour savoir ce qui va résulter de l'affaire. Mais, oh! oh! oh! cela va bien. Fulvia paraît sur le seuil, toute joyeuse.

SCÈNE VI

FULVIA (*seule*)

J'ai eu bien du mal aujourd'hui, mais grâce au ciel, de tous ces accidents je me suis heureusement tirée, et la façon dont j'échappe au péril actuel me cause une incroyable joie, car non seulement cela nous sauve, à moi l'honneur, et à Lidio la vie, mais il en résultera que je pourrai le voir plus souvent et plus facilement. S'il est quelqu'un de plus heureux que moi, ce ne peut être un simple mortel.

SCÈNE VII

CALANDRO (*seul*)

Oui, je vous mène chez moi, pour que vous voyiez l'honneur qu'elle me fait, à moi et à

vous; et quand je l'aurai toute étripée, emmenez-la dans la maison du Diable, car je ne veux plus au logis d'une telle honte. Voyez son effronterie: la voici sur la porte, comme si elle était la toute honnête et la toute belle!

SCÈNE VIII

CALANDRO, FULVIA

CALANDRO

Te voilà, misérable femme! tu as le cœur de m'attendre, sachant que tu m'as fait porter des cornes? Je ne sais qui me retient que je ne t'arrache la vie du corps; mais d'abord je veux tuer, devant tes yeux tout grands ouverts, l'homme que tu as dans ta chambre, ribaude! puis, de mes mains, t'arracher les yeux de la tête.

FULVIA

Holà, mon cher mari, qui te pousse à faire de moi la femme coupable que je ne suis pas, et de toi l'homme cruel que tu n'as jamais été?

CALANDRO

Effrontée! tu oses dire un mot? Comme si

nous ne savions pas que tu as dans ta chambre ton amant, habillé en femme!

FULVIA

Mes frères, cet homme veut que je vous découvre ce que je vous ai toujours caché, c'est-à-dire ma patience et les outrages dont il m'abreuve chaque jour, le fastidieux. Il n'est pas de femme plus fidèle et plus mal traitée que je ne le suis, et il ne rougit pas de dire que je lui fais porter des cornes!

CALANDRO

C'est parce que c'est vrai, infâme, et je veux le faire voir à tes frères.

FULVIA

Entrez donc, voyez qui j'ai dans ma chambre et comment cet intrépide asticot va le mettre à mort. Entrez.

SCÈNE IX

LIDIO (*seul*)

Fessenio disait que l'affaire était arrangée, mais je n'en vois pas apparence et je reste bien

inquiet; l'homme avec lequel il m'a fait changer de vêtements, je ne l'ai pas reconnu. Fessenio ne revient pas. Calandro, menaçant Fulvia, est rentré chez lui; il est fou furieux et peut-être va-t-il lui faire outrage. Si j'entends du bruit là-dedans, au risque de me faire tuer je me précipite la défendre ou mourir pour elle. Il n'aime pas, celui qui manque de courage.

SCÈNE X

FANNIO, LIDIO

FANNIO

Voici Lidio, Santilla, veux-je dire; elle n'a rien fait du tout! — Changeons d'habits; reprends les tiens et redonne-moi les miens.

LIDIO

De quel échange parles-tu?

FANNIO

Tout à l'heure, Fessenio t'en a fait faire un, tu dois te le rappeler; donne-moi donc tes vêtements et reprends ceux-ci.

LIDIO

Je me souviens bien d'en avoir changé, mais ceux que tu as ne sont pas ceux que je t'ai donnés.

FANNIO

Tu es hors de sens; crois-tu donc que j'en ai fait trafic?

LIDIO

Ne m'ennuie pas davantage; voici Fessenio.

SCÈNE XI

FESSENIO (*seul*)

Oh! oh! oh! la belle histoire! Ils croyaient sous habit de femme trouver un garçon en train de s'amuser avec Fulvia, ils voulaient le tuer et la couvrir de honte, mais découvrant que c'était une jeune fille, les voilà tous rassérénés et ils tiennent désormais Fulvia pour la plus pudique femme du monde. Elle en sort à son honneur, et moi tout guilleret. Santilla, congédiée par eux, vient par ici, joyeuse. Et voici de plus Lidio.

SCÈNE XII

SANTILLA, FESSENIO, LIDIO, FANNIO

SANTILLA

Hé, Fessenio, où est mon frère?

FESSENIO

Le voici, encore vêtu des habits que tu lui as donnés; allons vers lui. Lidio, la connais-tu?

LIDIO

Non, certes. Qui est-ce?

FESSENIO

Celle qui est restée à ta place près de Fulvia, celle que tu cherches depuis si longtemps.

LIDIO

Qui donc?

FESSENIO

Ta Santilla.

LIDIO

Ma sœur?

SANTILLA

Je suis ta sœur et tu es mon frère.

LIDIO

Tu es ma Santilla? Oui, je te reconnais, c'est bien toi. O sœur chérie, que j'ai tant regrettée, tant cherchée! Maintenant je suis heureux, maintenant je suis au comble de mes désirs, maintenant je ne puis plus avoir de peine!

SANTILLA

O mon frère aimé, enfin je te vois, je t'entends! A peine puis-je croire que c'est toi, que je te retrouve vivant, moi qui t'ai si longtemps pleuré comme mort. J'ai d'autant plus de joie de ce que tu vis, que j'osais moins l'espérer.

LIDIO

Et toi, petite sœur, tu m'es d'autant plus chère qu'aujourd'hui je me suis sauvé grâce à toi; car si tu n'avais pas été là, peut-être eussé-je été massacré.

SANTILLA

Maintenant vont prendre fin mes soupirs et mes pleurs. Cet homme que voici, c'est Fannio, notre valet, qui m'a toujours fidèlement servie.

LIDIO

Oh! oh! oh! mon Fannio, je me souviens bien de toi. En servant une seule personne, tu en as obligé deux, et certainement tu seras content de nous.

FANNIO

Je ne puis avoir de plus grand contentement que de te voir en vie et réuni à Santilla.

SANTILLA

Que regardes-tu ainsi, les yeux fixes, cher Fessenio?

FESSENIO

Jamais je n'ai vu homme semblable à un autre comme vous l'êtes tous deux, et je me rends compte maintenant de ce qui a causé aujourd'hui tant de méprises.

SANTILLA

Tu dis vrai.

LIDIO

Il y en a eu de belles, et plus que vous n'en connaissez.

FESSENIO

Nous parlerons de cela plus tard; occupons-nous aujourd'hui de ce qui importe davantage. J'ai dit à Fulvia, tout à l'heure, que cette jeune

fille était Santilla, ta sœur, ce dont elle s'est montrée on ne peut plus contente et, en concluant, elle m'a dit vouloir à toute force la donner pour femme à son fils Flaminio.

SANTILLA

Tu m'expliques là pourquoi dans la chambre, en m'embrassant avec tendresse, elle me dit : « Qui de nous est la plus heureuse, je ne sais; » Lidio a retrouvé sa sœur, moi j'ai trouvé une » fille et toi un mari. »

LIDIO

La chose peut être tenue pour faite.

FANNIO

Il y en a une autre peut-être encore meilleure.

LIDIO

Laquelle ?

FANNIO

Comme le dit Fessenio, vous êtes si semblables qu'il n'est personne qui ne s'y tromperait.

SANTILLA

Je comprends ce que tu veux dire : c'est que Lidio, mis par nous au courant, entre dans mon rôle et prenne pour femme la fille de Perillo, qu'ils veulent me faire épouser.

LIDIO

Est-ce vrai, cela?

SANTILLA

Plus vrai qu'il n'est jour, plus vrai que le vrai.

LIDIO

Oh! que nous sommes heureux! Voyez comme après une grande pluie vient le plus beau temps. Nous serons mieux ici qu'à Modon.

FESSENIO

D'autant mieux que l'Italie vaut bien plus que la Grèce, que Rome est plus illustre que Modon, et que deux richesses valent mieux qu'une seule. Nous serons tous triomphants.

LIDIO

Eh bien, allons tout achever.

FESSENIO

Spectateurs, les noces se feront demain; qui veut les voir, reste, et qui s'ennuierait d'attendre, s'en aille. Maintenant, nous n'avons rien de plus à faire ici. *Valete et plaudite.*

FIN

IMPRIMÉ

PAR

CHARLES UNSINGER

TYPOGRAPHE A PARIS

Rue du Bac, nº 83.

253820
55

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ott
Date due

MAY 13 '81
MAY 14 '81
03 JAN. 1994
03 JAN 1994

a39003 004549894b

CE PQ 4621
.D8C214 1887
COO DOVIZI, BERN CALANDRA.
ACC# 1245351